
3 1761 07321974 3

LES PLUS JOLIES CHANSONS

DU PAYS DE FRANCE

CHANSONS TENDRES



Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1888.

DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.



LES PLUS JOLIES

CHANSONS

DU PAYS DE FRANCE

CHANSONS TENDRES

Choisies par CATULLE MENDÈS

Notées par EMMANUEL CHABRIER et ARMAND GOUZIEN

Illustrées par LUCIEN MÉTIVET



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE



C'est surtout aux gens du monde, aux jeunes femmes, aux jeunes filles, que s'adresse notre recueil : *Les plus jolies Chansons du pays de France;* et ce public, sans doute, n'accorderait pas grande attention à des études sur les origines et les transformations de la chanson populaire. Voilà pourquoi nous nous sommes abstenu des préfaces érudites et des notes savantes. Cependant, il nous est impossible de ne pas mentionner, avec la juste part d'éloges qui leur est due, les chercheurs, poètes, musiciens, lettrés, qui, en s'occupant avant nous du lied français, nous ont donné le bon exemple; d'ailleurs, nous leur devons beaucoup, et il est odieux d'être ingrat.

Qui ne sait que Gérard de Nerval, l'exquis et sensitif rêveur, fut l'un des premiers à saisir le charme rare des rondes que l'on danse au village et des complaintes que l'on chante dans les petits chemins des bois? Tout le monde garde dans sa mémoire le délicieux chapitre de la *Bohème galante*, où il raconte son émotion de les avoir entendues. Et que d'études sur des sujets analogues ont été publiées! Il faut citer et conseiller de lire les *Noëls bressans,* par Philibert Le Duc (Bourg, 1845); les *Usages et chansons populaires de l'ancien Bazadais,* par Lamarque, de Plaisance; les *Poésies populaires de la Lorraine* (Nancy, 1855); les *Chants populaires des Flamands de France,* par M. de Coussemaker (Gand, 1856); plus récemment ont paru le vaste recueil de Jérôme Bugeaud, les *Poésies populaires en langue française recueillies dans l'Armagnac et l'Agenois,* par M. Jean-François Bladé, et le recueil de chansons populaires de E. Rolland, qui a déjà cinq volumes, et qui n'est pas encore achevé.

Mais on peut dire que J. B. Weckerlin est celui de tous les amants de la Muse populaire qui l'a aimée et l'a courtisée avec le plus de passion et le plus de succès. La chanson populaire, il l'a faite sienne, pour ainsi

dire, par son ardeur à la surprendre dans sa simplicité primitive, par son art exquis à en transcrire les airs, à en souligner les mélodies au moyen d'accompagnements d'une harmonie si heureuse, — si savante en sa naïveté volontaire. C'est le comble de l'art que de le dissimuler à ce point. Nous avons été heureux de faire plusieurs emprunts aux deux grands recueils de M. J. B. Weckerlin : *Échos du temps passé,* 3 vol. (Paris, Flaxland, 1853, Durand et Schœnewerk successeurs, 4, place de la Madeleine); et *Chansons populaires des provinces de France,* notices par Champfleury et accompagnements de piano par J. B. Weckerlin (Paris, 1860, librairie Bourdillat, actuellement chez Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères). Quelques esprits subtils, étonnés et ravis par l'élégance vraiment charmeresse des chansons notées par J. B. Weckerlin, se sont demandé s'il était bien possible qu'il y eût tant de délicatesse en l'âme des louviers et des fileuses de laine, et si le transcripteur n'avait été quelquefois, sinon tout à fait, du moins presque l'auteur? Voilà un point qu'il serait difficile d'éclaircir. Qu'importe d'ailleurs? et faudrait-il se fâcher, si une flûte, — instrument d'ivoire ou d'or, — imitait le rossignol au point de se faire prendre pour le rossignol lui-même?

LE ROSIER D'ARGENT




LUCIEN MÉTIVET

Rosier d'Argent

Chanson Lorraine



Où est mon amant,

A l'heur' de maintenant?

Il est à Paris, ou bien à Orléans.

Où est-il, ce rosier blanc

Qui fleurit en boutons d'argent?





LE ROSIER D'ARGENT

Gracieux.

PIANO.

p

Où est mon a - mant à l'heur' de main - te - nant? Il est à Pa - ris, ou bien à Or - lé - ans. Où est-il ce ro - sier blanc qui fleu - rit en bou - tons d'ar - gent?

Fin.

plus lent.

M.G. *suivez.*

A. G.

Il apprend à faire
Des anneaux d'argent;
Le premier qu'il fit, il m'en a fait présent :
Où est-il, ce rosier blanc
Qui fleurit en boutons d'argent?

Le premier qu'il fit,
Il m'en a fait présent;
Il m' l'a mis au doigt, il y est resté sept ans :
Où est-il, ce rosier blanc
Qui fleurit en boutons d'argent?

Il m' l'a mis au doigt,
Il y est resté sept ans,
Au bout des sept ans, voilà l'anneau qui fend :
Où est-il, ce rosier blanc
Qui fleurit en boutons d'argent?

L'anneau est fendu,
Mes amours sont perdues;
L'anneau est r'soudé, mes amours sont r'trouvées :
Où est-il, ce rosier blanc
Qui fleurit en boutons d'argent?



LE ROSIER D'ARGENT

C'est l'éternelle chanson des anneaux brisés et des amours perdues. L'abandonnée, ou l'abandonné, regarde tristement, en murmurant quelque vieux refrain, la route par où ne revient pas l'attendu, ou l'attendue ; mais la chanson populaire est clémente : elle ressoude l'anneau, les amours sont retrouvées. Combien plus vrai, puisqu'il fut plus amer, le poëte moderne qui, s'inspirant de cette vieille ronde enfantine, pleura sans espoir pour un bijou rompu :

Cette petite chaîne d'or,
Si précieuse et tant baisée,
Prodigue de mon seul trésor,
C'est moi-même qui l'ai brisée.

Elle est là, triste ; par chaînons
Désunis elle rampe et semble
Former les lettres de deux noms
Qu'un hasard jaloux désassemble.

Hélas ! tous les anciens serments
Que je romps et qu'Elle dédaigne,
Avec tous les déchirements
De mon cœur en lambeaux qui saigne,

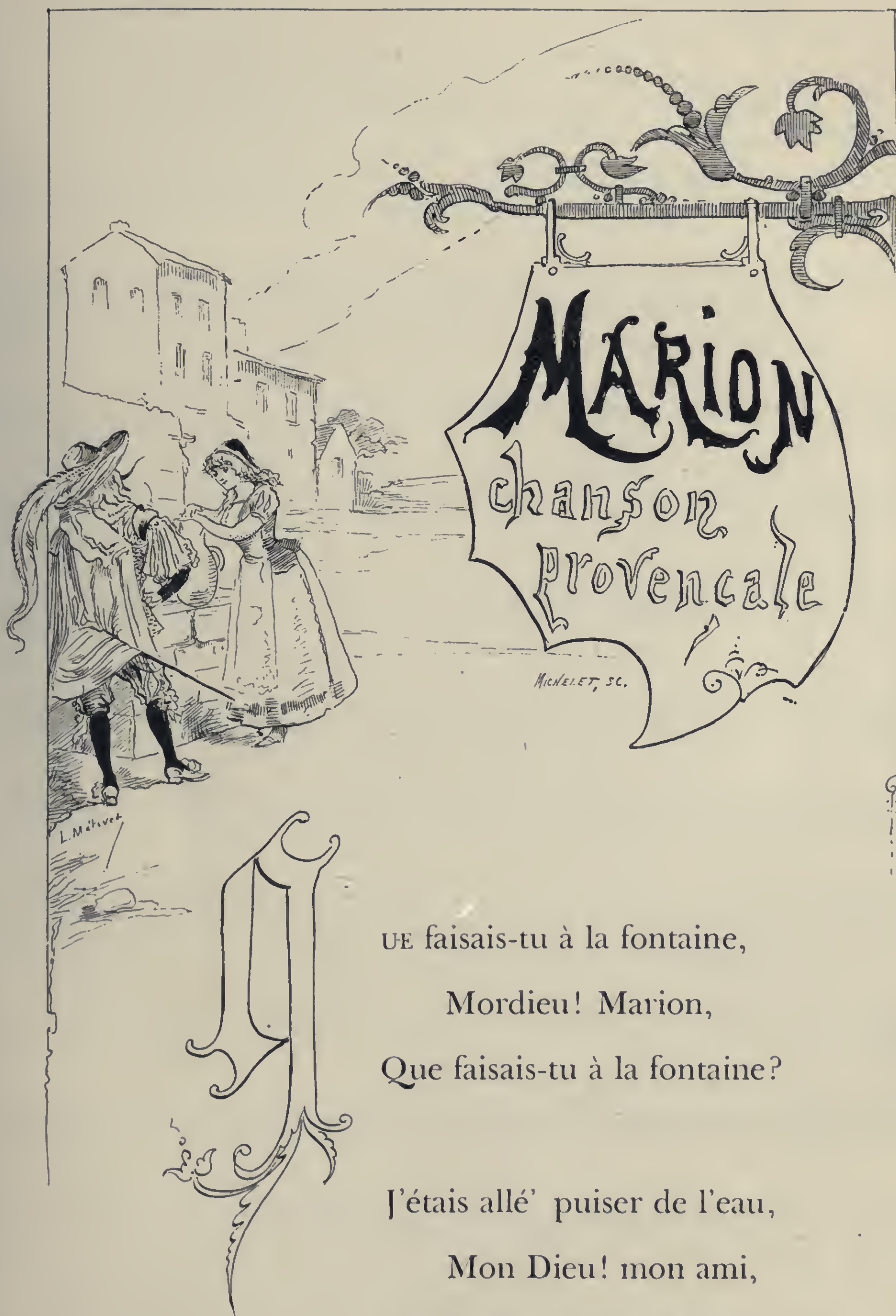
Et l'horreur des Éden perdus
Et l'obscurcissement de l'astre
De qui les rayons m'étaient dus,
Tiennent dans ce petit désastre !



MARION




Lucien Métivet



Que faisais-tu à la fontaine,
Mordieu! Marion,
Que faisais-tu à la fontaine?

J'étais allé' puiser de l'eau,
Mon Dieu! mon ami,
J'étais allé' puiser de l'eau.

MARION

PIANO.

– Què

fai - sais-tu à la fontai - ne, mor - dieu, Mari - on, Que fai - sais-

tu à la fon - tai - - ne? – J'é - tais al - lé' pui-

- ser de l'eau, mon dieu, mon a - mi, J'é - tais al - lé' pui - ser de

l'eau

A. G.

Quel est celui qui te parlait,
Mordieu! Marion,
Quel est celui qui te parlait?

C'est une de mes camarades,
Mon Dieu! mon ami,
C'est une de mes camarades.

Les femm's ne portent pas culotte,
Mordieu! Marion,
Les femm's ne portent pas culotte.

C'était sa robe entortillée,
Mon Dieu! mon ami,
C'était sa robe entortillée.

Les femm's ne portent pas l'épée,
Mordieu! Marion,
Les femm's ne portent pas l'épée.

C'était sa quenouill' qui pendait,
Mon Dieu! mon ami,
C'était sa quenouill' qui pendait.

Les femm's ne portent pas moustache,
Mordieu! Marion,
Les femm's ne portent pas moustache.

C'était des mûres qu'ell' mangeait,
Mon Dieu! mon ami,
C'était des mûres qu'ell' mangeait.

Le mois de mai ne port' pas d' mûres,
Mordieu! Marion,
Le mois de mai ne port' pas d' mûres.

C'était un' branche de l'automne,
Mon Dieu! mon ami,
C'était un' branche de l'automne.

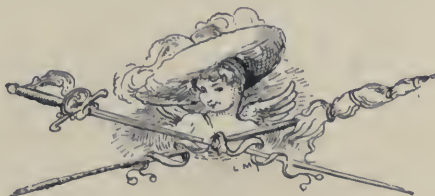
Va m'en querir une assiettée,
Mordieu! Marion,
Va m'en querir une assiettée.

Les oiseaux les ont tout' mangées,
Mon Dieu! mon ami,
Les oiseaux les ont tout' mangées.

Marion, j' te couperai la tête,
Mordieu! Marion,
Marion, j' te couperai la tête.

Et puis que ferez-vous du reste,
Mon Dieu! mon ami,
Et puis que ferez-vous du reste?

Je le jett'rai par la fenêtre,
Mordieu! Marion,
Les corbeaux s'en pourront repaître.



MARION

Ce fut par le grand poëte Théodore Aubanel que me fut chantée cette chanson, litanie adorable des hypocrisies féminines! et l'auteur du *Pain du péché* n'acheva point de le dire, ce poëme exquis et pervers, sans que des larmes lui vinssent aux yeux et que sa voix tremblât. Quoi donc? lui, le catholique, le chaste, qui dédaigna son talent et désavoua sa propre gloire, avait-il souffert, comme d'autres, comme tous, de l'éternel mensonge féminin? et Marion lui rappelait-elle quelque autre femme non moins séduisante, aussi périlleuse et traîtresse, celle peut-être qui lui inspira ce sonnet :

LA SERENO

Souto l'eterne bacèu
De l'erso, que brame o bounde
L'a de palais siau, e brounde
Lou flot ie faï curbecèu.

Eilalin passo un veissèu
Que fasié lou tour dóu mounde;
Alor, pèr que rèn l'escounde,
Jito à rèire dins lou cèu

Sa fièro como e s'amuso
A fouleja touto nuso,
La sereno, sus li clar :

« Quau vou, dis, èstre moun page? »
E lou mèstre d'aquipage :
« Hou! crido, un ome à la mar! »



ÉHO! ÉHO!




Lucien Metivet



AND' qu'aux bords des fontaines
Ou dans le frais ruisseau,
Les moutons baign' leurs laines,
Y dansont au préau.

Ého, ého, ého!
Les agneaux vont aux plaines,
Ého, ého, ého!
Et les loups sont aux bos.

ÉHO! ÉHO!

Allegretto.

PIANO.

Fin.

Eho! Eho! Eho! les agneaux vont aux plai_nes

Eho! Eho! Eho! Et les loups sont aux bos.

Tand'qu'au bord des fon_tai_nes Ou dans le frais ruis_seau

élargissez.

Les moutons baign' leurs lai_nes Y dansont au pré au.

f

Ped.

A. G.

Mais queuq' fois par vingtaines
Y s'éloign'nt des troupiaux,
Pour aller sous les chênes
Qu'ri des herbag's nouviaux.

Ého! ého! ého!
Les agneaux vont aux plaines,
Ého! ého! ého!
Et les loups sont aux bos.

Et en ombres lointaines,
Leurs y cach'nt leurs bourreaux;
Malgré leurs plaintes vaines,
Les loups croqu'nt les agneaux.

Ého! ého! ého!
Les agneaux vont aux plaines,
Ého! ého! ého!
Et les loups sont aux bos.

T'es mon agneau, ma reine,
Les grand's vill's c'est les bos;
Par ainsi donc, Mad'leine,
N' t'en vas pas du hameau.

Ého! ého! ého!
Les agneaux vont aux plaines,
Ého! ého! ého!
Et les loups sont aux bos.



ÉHO! ÉHO!

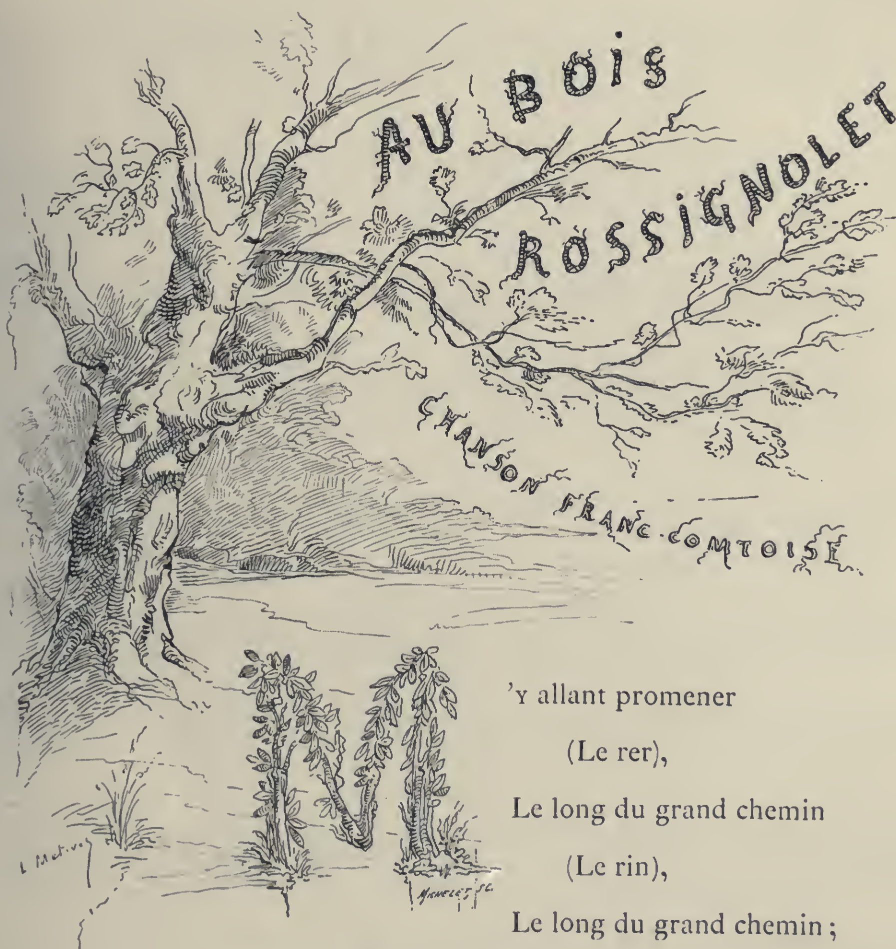
Dans une comédie du Gymnase, très-célèbre naguère, — où sont les succès d'antan? — on chantait cette chanson bourguignonne. Mais, par je ne sais quelle fantaisie absurde, on l'avait banalisée d'une musique parisienne, œuvre sans doute de quelque chef d'orchestre jaloux de ses droits. De sorte que, écoutée d'une oreille un peu distraite, l'exquise poésie populaire faisait l'effet d'un couplet de vaudeville. Nous la donnons ici, texte et chant, telle qu'elle fut ingénument inventée par quelque jeune pâtre amoureux et plaintif! Mais on aurait tort d'en conclure que la plupart des chansons bourguignonnes ont cette douceur et cette rêverie sentimentale. La Bourgogne est surtout fameuse par ses noëls, où la religion se complique étrangement de cuisine. « Jamais, dit M. Champfleury, je n'ai vu un pareil étalage de victuailles. Ce sont des chansons *pieuses* faites exprès pour Sancho; il sort de chaque vers un parfum de carbonnade comme des soupiraux de cuisine. Il est vrai que par là le pays est bien fourni; Bourg nourrit de belles poulardes; Belley fabrique des saucissons aussi bons que ceux de Lyon; Nantua ne se contente pas de ses écrevisses et de ses truites : qui ne connaît les rissoles de Nantua ne saurait parler de rissoles! et pour dessert Gex fournit un fromage fort renommé. L'Enfant Jésus, en passant par la Bresse, devait goûter à toutes ces bonnes choses. En effet, tous les bourgeois de Bourg s'empressent à l'envi de lui porter à manger, à boire; les aubergistes y courent, les paysans arrivent avec leur lait. Il y a de quoi donner une forte indigestion à toute la Sainte Famille. »



AU BOIS, ROSSIGNOLET




MICHELET, SC.



M'y allant promener
(Le rer),
Le long du grand chemin
(Le rin),
Le long du grand chemin ;
Là je m'y endormis
(Le ris),
A l'om- (le rom) bre sous (le rou) un pin (le rin) :
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

AU BOIS, ROSSIGNOLET

All^tto

PIANO.

M'y allant prome-

FIN.

rall.

-ner (lerer) le long du grand che-min (le rin) le long du grand che-min.

Là je m'y endor-mis (le ris) à l'om (le rom) bre sous (le rou) un

long.

pin (le rin) Au bois rossigno-let (le ret) au bois rossigno-let

A. G.

Là je m'y endormis
(Le ris),
A l'ombre sous un pin
(Le rin),
A l'ombre sous un pin;
Quand je me réveillis
(Le ris),
Le pin (le rin) était (le rait) fleuri (le ri);
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

Quand je me réveillis
(Le ris),
Le pin était fleuri
(Le ri),
Le pin était fleuri;
Vit' je pris mon coutiau
(Le riau),
Un' bran- (le ran) che j'en (le ren) coupis (le ris);
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

Vit' je pris mon coutiau
(Le riau),
Un' branche j'en coupis
(Le ris),
Un' branche j'en coupis;
Et j'en fis un flutiau
(Le riau),
Un fla- (le ra) geolet (le ret) aussi (le ri);
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

Et j'en fis un flutiau
(Le riau),
Un flageolet aussi
(Le ri),
Un flageolet aussi;
Et m'en allai chantant
(Le ran)
Le long (le ron) du grand (le ran) chemin (le rin);
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

Et m'en allai chantant
(Le ran)
Le long du grand chemin
(Le rin),
Le long du grand chemin;
Et savez-vous, messieurs
(Le rieus),
Ce que (le reu) ma flû- (le rû) te a dit (le rit)?
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

Or, savez-vous, messieurs
(Le rieus),
Ce que ma flûte a dit
(Le rit)?
Ce que ma flûte a dit?
Ah! qu'il est doux d'aimer
(Le rer)
Le fils (le ris) de son (le ron) voisin (le rin);
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

Ah! qu'il est doux d'aimer
(Le rer),
Le fils de son voisin
(Le rin),
Le fils de son voisin.
Quand on l'a vu le soir
(Le roir),
On le (le re) voit le (le re) matin (le rin);
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.

Quand on l'a vu le soir
(Le roir),
On le voit le matin
(Le rin),
On le voit le matin;
Ah! qu'il est doux d'aimer
(Le rer),
Le fils (le ris) de son (le ron) voisin (le rin);
Au bois, rossignolet
(Le ret),
Au bois, rossignolet.



AU BOIS, ROSSIGNOLET

Une chose singulière, c'est que, dans la rêverie des âmes paysannes, le rossignol diffère peu des autres petits oiseaux. En nous, lettrés ou simplement citadins, son nom seul éveille des souvenirs de mélancolique nuit, de solitude et de plainte, et la farouche Philomèle fauve, dont le chant mystérieux consacre les nuits d'été, nous apparaît dans un lointain de calme douloureux et de résignation auguste. Le Bulbul des poëtes persans s'enamoure des roses, et on le voit voleter dans les matinées ensoleillées, tandis que notre Philomèle s'isole, loin des amours, dans les ténèbres. Mais les gardeuses d'oies et les bergères de moutons ne sont pas malicieuses à l'égal de nous, raffinés; elles ignorent tout à fait l'histoire de la belle princesse, sœur de Procné, changée en oiselle; et, sans égard pour son royal exil, pour son amour de la solitude, elles traitent le rossignol sans façon, ni plus ni moins que s'il était un simple merle, ou une babillarde fauvette, ou une linotte étourdie, ou une mésange familière avec qui l'on peut tout se permettre; et, se raillant volontiers de lui, parodiant (le ran) son mystérieux (le rieux) chagrin (le rin), elles en arrivent jusqu'à faire porter leurs messages d'amour par le sauvage oiseau solitaire qui remplit les ténèbres de mélodieux désespoir et de majesté.



LA DÉLAISSÉE




Lucien Métivet



LA DÉLAISSÉE

Chanson Poitevine

Je suis amoureuse,
   Malheureuse,
J'ai perdu mon galant;
On est venu me dire
Qu'il était au couvent.

Je me suis habillée,
   Bien parée,
Le lend'main au matin,
Je m'en fus à la porte
Du père capucin.

« — Oh? da! bonjour, mon père,
   « Sévère,
« Pourrais-je pas parler
« Au plus jeune des frères
« Qu' est ici renfermé?
« — Est-il vot' frèr', madame, ou bien votre parent?
« Pour lui parler, il faut le dire auparavant.

LA DÉLAISSÉE

Modéré.

PIANO.

p *mf*

Fin. *rall.*

Je suis a-mou-reu-se, malheu-reu-se, j'ai per-du mon ga-lant. On est ve-nu me di-re qu'il é-tait au cou-vent

Suivez (après le 3e couplet et les suivants sauf le dernier.)

plus lent.

au premir et dernier couplet.

— « Est-il vot' frér' ma-dame ou bien votre pa-rent? Pour lui parler il faut le dire au-pa-ra-vant. » Je

Ped. Ped.

A. G.

Je me suis habillée,
Bien parée,
Le lend'main au matin,
Je m'en fus à la porte
Du père capucin.

« — Oh? da! bonjour, mon père,
« Sévère,
« Pourrais-je pas parler
« Au plus jeune des frères
« Qu' est ici renfermé?
« — Est-il vot' frèr', madame, ou bien votre parent?
« Pour lui parler, il faut le dire auparavant.

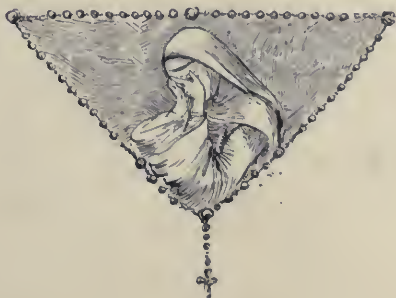
« — J' n'ai ni parent, ni frère,
« Mon père,
« Il était mon ami;
« J'avais pour espérance
« Qu'il serait mon mari.
« — Frèr' Saint-Michel-Archange, hâtez un peu le pas,
« Une dame amoureus' vous attend au parloir.
« Allez les yeux baissés, parlez modestement,
« Dès la premièr' pensé' retournez au couvent.

« — Relève un peu ta face,
« Volage!
« Ne me r'connais-tu pas?
« Crois-tu que mon visage
« N'ait plus pour toi d'appas?
« — Votre visag', madame, où j'ai tant pris d' baisers,
« Il ne m'a plus de charme, il faut se retirer.

« — Sortiras-tu, pocrite,
« Hermite,
« Dehors de ces couvents;
« Retourne chez ton père,
« Tu seras mon galant.
« — Les habits d' chez mon pèr' ne me serviront plus,
« Allez porter les vôt' dans l' monde superflu.

« — Ingrat, tu m'abandonnes,
« Je donne
« A Dieu tous mes amours,
« Je veux me rendre nonne
« Le restant de mes jours.
« — Vous rendre nonn', madam', mais vous n'y pensez pas,
« Ce sont les filles sag', et vous ne l'êtes pas.

« — Si je ne suis pas sage,
« Volage,
« Ne me le dis donc pas.
« C'est toi qui es la cause
« Que je ne la suis pas. »



LA DÉLAISSÉE

N'est-il pas joli à la fois et cruel, ce petit drame? Mais, dans la chanson populaire, ce n'est pas toujours l'amant qui est enfermé dans un cloître, et voici, telle qu'on la chante en Angoumois, l'histoire d'une pauvre amoureuse, nonne malgré soi, et qui ne restera pas longtemps au couvent :

LA MÈRE

— Ma fill', sans plus attendre,
Vous irez au couvent;
Je suis lasse d'entendre
Les choses que j'entends.
Vous irez dans les cloîtres,
C'est votre destiné';
Là vos amours, la belle,
Pourront bien se passer.

LA JEUNE FILLE

— Si je suis renfermée,
Ah! c'est bien sans raison;
Ma plus belle journée
Se pass'ra-z-en prison.
Mais mon amant sans peine
Pourra m'y venir voir.
Son cœur sait bien qu'il m'aime,
Il viendra-z-au parloir.

LE CAPITAINE

— Oh! madame l'abbesse,
Qu'on tire les verrous,
Qu'on sorte ma maîtresse,
Le plus beau des bijoux.
Car je suis capitaine,
Je suis son cher amant,
J'enfoncerai sans peine
Les portes du couvent!

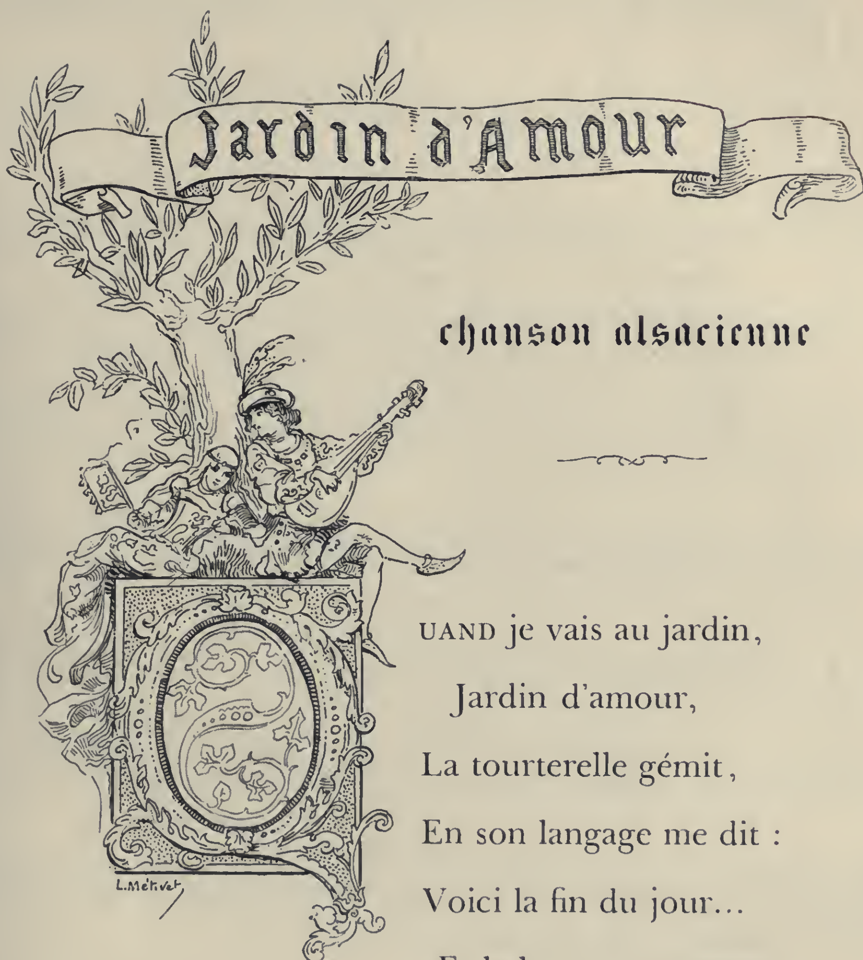
Tant il est vrai que les gens d'esprit eux-mêmes inventent peu de chose, — pas même une irruption de mousquetaires dans un couvent assez mal clos; et de combien d'opérettes nous aurions été privés, — ah! que le mal serait grand! — si les petites bergerettes, en paissant leurs troupeaux, ou les vieilles fileuses, en tournant la quenouille, ne chantaient des chansons que peut-être on chantait déjà au temps où Grisélidis portait la houlette et où filait la reine Berthe!



JARDIN D'AMOUR







chanson alsacienne

QUAND je vais au jardin,
  Jardin d'amour,
La tourterelle gémit,
En son langage me dit :
Voici la fin du jour...
  Et le loup vous guette,
   Ma jeune fillette,
    En ce séjour,
Quand je vais au jardin,
   Jardin d'amour.

JARDIN D'AMOUR

Gracieux

PIANO.

FIN.

mf

Quand je vais au_ jar_din jar_din d'a_mour

la tour_te - rel - le gémit, en son lan - ga - ge me dit: Voi_ci la

fin du jour, et le loup vousguette, ma jeu_ne fil_let_te, en ce sé -

-jour Quand je vais au_ jar_din jar - din d'a_mour.

rit.

A. G.

Quand je vais au jardin,
Jardin d'amour,
Les fleurs se penchent vers moi,
Me dis'nt : N'ayez pas d'effroi,
Voici la fin du jour...
Et celui qu'on aime
Va venir de même
En ce séjour.....
Quand je vais au jardin,
Jardin d'amour.

Quand je vais au jardin,
Jardin d'amour,
Je crois entendre des pas,
Je veux fuir, et n'ose pas.
Voici la fin du jour.....
Je crains et j'hésite,
Mon cœur va plus vite,
En ce séjour.....
Quand je vais au jardin,
Jardin d'amour.



JARDIN D'AMOUR

Rien de plus joli que cette délicate chanson où un peu de maniérisme ne nuit pas à l'émotion de la rêverie. Mais ne dirait-on pas qu'elle est faite pour être chantée dans quelque paysage de Watteau, où s'attardent, avant de s'embarquer pour Cythère, les Sylvanires aux longues robes sans coutures et les Clitandres en habit zinzolin? J'ai entendu d'autres chansons en Alsace; en voici une, — je la traduis de mémoire, — moins raffinée, bien qu'elle sourie et pleure aussi dans un jardin d'amour :

NEIGE DE ROSES ET PLUIE DE VIN

Aujourd'hui encore et demain, — je resterai auprès de toi; — mais quand viendra le troisième jour, — il faudra que je parte d'ici.

Quand reviendras-tu, — ô le plus cher de tous à mon cœur! — cueillir des roses rouges, — et boire du vin frais?

Je reviendrai quand il neigera des roses rouges — et quand il pleuvra du vin frais; — jusque-là il faudra m'attendre, — ô la plus chère de toutes à mon cœur!

Elle alla dans le jardin de son père, — et se coucha et s'endormit, — et rêva un petit rêve, — où il pleuvait du vin frais.

Mais quand elle s'éveilla, — il n'y avait plus rien du tout; — des roses fleurissaient, — fleurissaient au-dessus d'elle.

Elle se construisit une maison, — en joli trèfle vert, — elle regardait toujours vers le ciel, — pour voir s'il neigerait des roses.

Elle couvrit sa maison de cire jaune, — et de beaux lys dorés, — afin de pouvoir se mettre à l'abri — quand il pleuvrait du vin frais.

Et quand la maison fut bâtie, — elle but le vin du bon Dieu; — et une guirlande de roses à la main, — elle s'endormit dans sa maison.

Cependant l'amoureux revint, — et il alla dans le jardin; — il portait une guirlande de roses, — et un gobelet de vin.

Il se heurta du pied — à la petite éminence, — et tomba. C'est ainsi qu'il neigea des roses, — et qu'il plut du vin frais.



LES MÉTAMORPHOSES




Lucien Métivet



PAR derrièr' chez ma tante,

Il lui y a-t-un étang,

Par derrièr' chez ma tante,

Il lui y a-t-un étang,

Je me mettrai anguille,

Anguille dans l'étang.

Je me mettrai anguille,

Anguille dans l'étang.

LES MÉTAMORPHOSES

CHANT.

PIANO.

Moderato.

Par derrièr' chez ma tante Il lui ya-t-un é_tang, Par derrièr' chez ma tante

Il lui ya-t-un é_tang, Je me mettrai anguille Anguille dans l'étang

Je me met_trai anguille, An_guil_le dans l'é_tang.

E. C.

— Si tu te mets anguille,
Anguille dans l'étang,
Si tu te mets anguille,
Anguille dans l'étang,
Je me mettrai pêcheur,
Je t'aurai en pêchant.
Je me mettrai pêcheur,
Je t'aurai en pêchant.

— Si tu te mets pêcheur,
Pour m'avoir en pêchant,
Si tu te mets pêcheur,
Pour m'avoir en pêchant,
Je me mettrai alouette,
Alouette dans les champs.
Je me mettrai alouette,
Alouette dans les champs.

— Si tu te mets alouette,
Alouette dans les champs,
Si tu te mets alouette,
Alouette dans les champs,
Je me mettrai chasseur,
Je t'aurai en chassant.
Je me mettrai chasseur,
Je t'aurai en chassant.

— Si tu te mets chasseur,
Pour m'avoir en chassant,
Si tu te mets chasseur,
Pour m'avoir en chassant,
Je me mettrai nonnette,
Nonnett' dans un couvent.
Je me mettrai nonnette,
Nonnett' dans un couvent.

— Si tu te mets nonnette,
Nonnett' dans un couvent,
Si tu te mets nonnette,
Nonnett' dans un couvent,
Je me mettrai prêcheur,
Je t'aurai en prêchant.
Je me mettrai prêcheur,
Je t'aurai en prêchant.

— Si tu te mets prêcheur,
Pour m'avoir en prêchant,
Si tu te mets prêcheur,
Pour m'avoir en prêchant,
Je me donn'rai à toi
Puisque tu m'aimes tant!
Je me donn'rai à toi
Puisque tu m'aimes tant!



LES MÉTAMORPHOSES

Qui ne se souvient de la chanson de Magali, si ressemblante à celle que vous venez de lire? et que de variantes aux *Métamorphoses* dans tous les pays de France! Toutes les formes où peut vivre une créature, l'amoureuse les revêt pour fuir un amant, peut-être aimé, mais qu'elle craint, étant la femme, c'est-à-dire celle qui veut et ne veut pas. Voici une jolie variante que M. E. Roland croit d'origine bretonne :

Si tu me suis encore
Comme un amant,
Je me ferai nonne
Dans un couvent.
Et jamais tu n'auras
Mon cœur content.

Si tu te fais nonne
Dans un couvent,
Je me ferai moine,
Moine chantant,
Pour confesser la nonne
Dans le couvent.

Si tu te fais prêcheur.
Prêcheur prêchant,
Je me ferai rose
Dans un vert pré,
Et jamais tu n'auras
Mes amitiés.

Si tu te fais rose
Dans un vert pré,
Je prendrai la forme
Du jardinier
Et cueillerai la rose
Dans le vert pré.

Si tu prends la forme
Du jardinier,
Je me ferai étoile
Au firmament,
Et jamais tu n'auras
Mon cœur content.

Si tu te fais étoile
Au firmament,
Je me ferai nuage,
Nuage blanc.
Et je suivrai l'étoile
Au firmament.

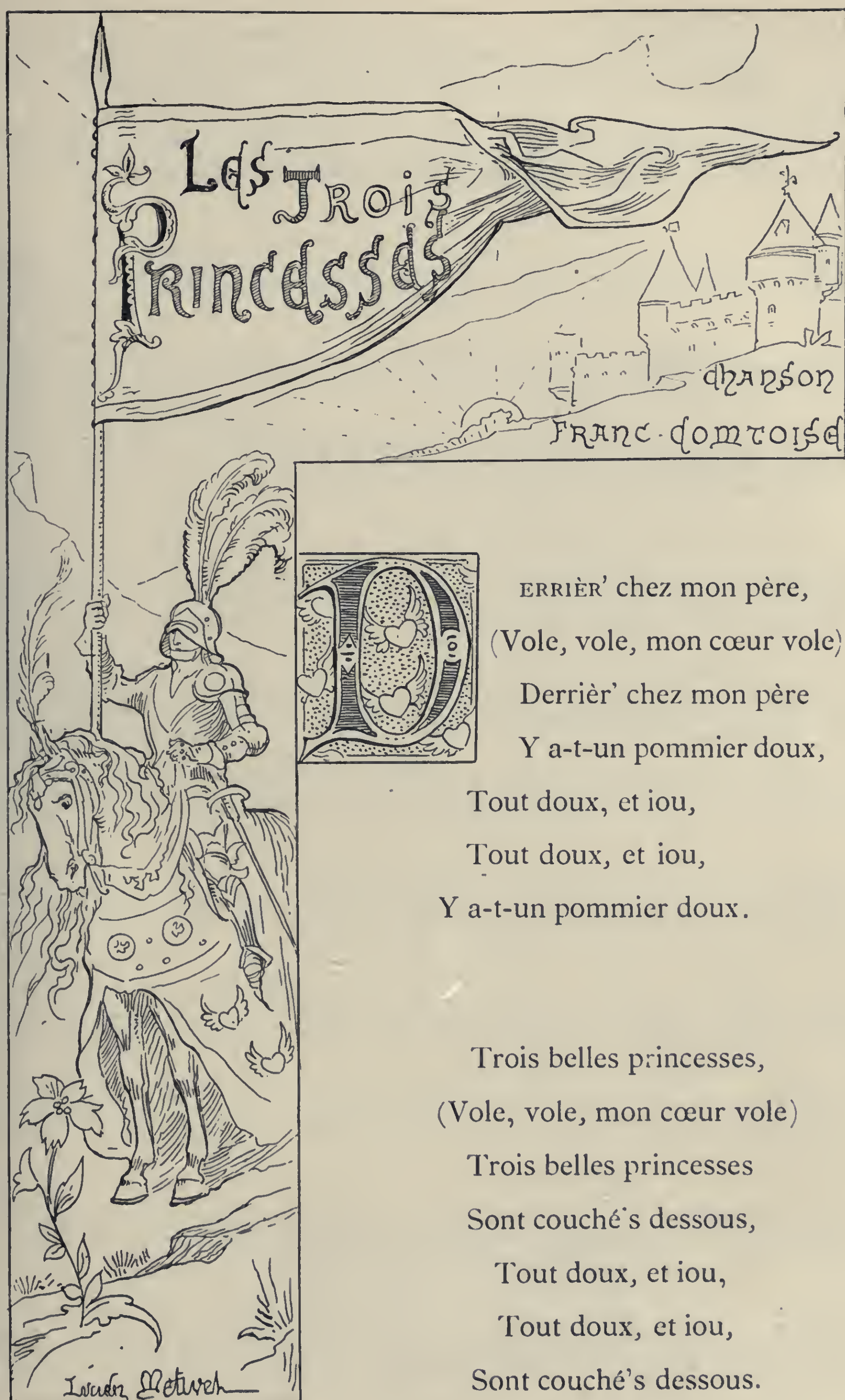
Si tu te fais nuage,
Nuage blanc,
Je te donnerai
Mon cœur content,
Car tu m'auras conduite
Au firmament.

Mais une chose vraiment intéressante, c'est que l'idée première de ces chansons se trouve toute dans une étrange et très frappante genèse hindoue et thibétaine. Un court poème sacré explique ainsi la création successive de tous les êtres et de toutes les choses : il y avait, au commencement, le Principe mâle et le Principe femelle, celui-là poursuivant celui-ci qui fuyait; et le principe femelle, pour échapper à son amant acharné, revêt tour à tour toutes les formes concevables, se fait, par exemple, brebis, lionne, oiselle, génisse, femme; mais le principe mâle continue sa poursuite à travers les métamorphoses, et pour féconder le principe femelle se fait bélier, lion, oiseau, taureau, homme; et la terre nouvelle est peuplée de vivants! De sorte que la fillette provençale qui chante la chanson de Magali, ou la négresse canadienne qui fredonne les *Métamorphoses,* décèle un des plus antiques mystères des théogonies primitives.

LES TROIS PRINCESSES




Lucien Metivet.



Derrièr' chez mon père,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Derrièr' chez mon père
Y a-t-un pommier doux,
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
Y a-t-un pommier doux.

Trois belles princesses,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Trois belles princesses
Sont couché's dessous,
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
Sont couché's dessous.

LES TROIS PRINCESSES

Pas trop vite.

PIANO.

FIN.

Derrièr'chez mon père (vole, vole, mon cœur vole) Derrièr'chez mon père

Y-a-t-un pommier doux et iou tout doux tout doux et iou Y-a-t-un pommier doux

Ped

Ped

A. G.

Trois belles princesses,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Trois belles princesses
Sont couché's dessous;
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
Sont couché's dessous.

Çà, dit la première,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Çà, dit la première,
Je crois qu'il fait jou',
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
Je crois qu'il fait jou'.

Çà, dit la seconde,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Çà, dit la seconde,
J'entends le tambou',
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
J'entends le tambou'.

Çà, dit la troisième,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Çà, dit la troisième,
C'est mon ami doux,
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
C'est mon ami doux.

Il va-t-à la guerre,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Il va-t-à la guerre
Combattre pour nous,
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
Combattre pour nous.

S'il gagne bataille,
(Vole, vole, mon cœur vole)
S'il gagne bataille
Aura mes amou's,
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
Aura mes amou's.

Qu'il perde ou qu'il gagne,
(Vole, vole, mon cœur vole)
Qu'il perde ou qu'il gagne,
Les aura toujou's,
Tout doux, et iou,
Tout doux, et iou,
Les aura toujou's.



LES TROIS PRINCESSES

D'où viennent-elles, tant chantées naguère, peu chantées aujourd'hui, demain tout à fait oubliées peut-être, — oui, tout à fait, quand l'horrible flon-flon du café-concert sera le seul refrain dont se soucieront les jeunes hommes et les jeunes filles des villages, — d'où viennent-elles, les chansons populaires? Ah! de très loin; qu'elles soient l'œuvre d'un pâtre inconscient de son génie poétique, ou la déformation, vieillie jusqu'à la puérilité, d'une œuvre artistiquement conçue et achevée, n'importe, elles sont immémoriales comme les premières aurores qu'adorèrent les hommes du plus lointain jadis! Et puisque les filles au foulard rouge des faubourgs de Bayonne chantent l'histoire d'Héro et de Léandre, puisque l'on retrouve la chanson de *Magali* dans l'*Oupanichad,* aurait-il tort, celui qui, en écoutant les trois princesses couchées sous le pommier doux (tout doux! et iou!) deviser de leurs amourettes, songerait aux trois Moires terribles de Hadès, ou aux trois Nornes qui, assises à l'ombre du chêne Ygdrasil, se jettent d'un rocher à l'autre les cordes où se déroulent les destinées de l'humanité?

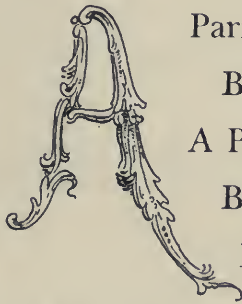


LA VIELLE D'ARGENT




Lucien Métivet





Paris y a-t-une dame
Belle comme le jour,
A Paris y a-t-une dame
Belle comme le jour,
Bell' comme le jour,
Maluraine!
Bell' comme le jour.

Trois garçons de la Rochelle
Vont lui faire la cour,
Trois garçons de la Rochelle
Vont lui faire la cour,
Lui faire la cour,
Maluraine!
Lui faire la cour.

LA VIELLE D'ARGENT

En mouvement de bourrée.

PIANO.

A Pa-ris y-a-t-u-ne dame, bel-le com-me le jour, A Pa-ris y-a-t-une da-me, bel-le com-me le jour bell'comme le jour, malurai-ne, bell'comme le jour bell'comme le jour, maluraine, bell'comme le jour.

FIN.

A. G.

Trois garçons de la Rochelle
Vont lui faire la cour,
Lui faire la cour,
Maluraine!
Lui faire la cour.

Le plus jeune dit aux autres :
« — Comment donc ferons-nous?
« Comment ferons-nous?
« Maluraine!
« Comment ferons-nous?

« Nous ferons faire une vielle
« Qui sera-t-en argent,
« Mais tout en argent,
« Maluraine!
« Mais tout en argent.

« Nous nous irons à sa porte,
« Comme trois mendiants,
« Comm' trois mendiants,
« Maluraine!
« Comm' trois mendiants. »

Quand ils sont devant la porte,
Vir' la vielle d'argent,
La vielle d'argent,
Maluraine!
La vielle d'argent.

« — Qu'est ça, qu'est ça? dit la mère.
« — Sont là trois mendiants.
« Sont trois mendiants,
« Maluraine!
« Sont trois mendiants.

« — Vite allez-vous-en, ma fille,
« Chasser ces mendiants,
« Chasser ces mendiants,
« Maluraine!
« Chasser ces mendiants.

« Quand vous serez à la barrière,
« Vit' retournez-vous-en.
« Retournez-vous-en,
« Maluraine!
« Retournez-vous-en. »

En entendant jouer la vielle,
Jouer la vielle d'argent.
La vielle d'argent,
Maluraine!
La vielle d'argent.

A bien passé la barrière
Encore plus avant,
Encor' plus avant,
Maluraine!
Encor' plus avant.

Le plus jeun' la prend, la monte,
Mont' sur son cheval blanc,
Sur son cheval blanc,
Maluraine!
Sur son cheval blanc.

« Adieu, père, et adieu, mère
« Et tous mes grands-parents,
« Et tous mes parents,
« Maluraine!
« Et tous mes parents.

« Je m'en vas à la Rochelle,
« Avecque mon galant,
« Avec mon galant,
« Maluraine!
« Avec mon galant. »



LA VIELLE D'ARGENT

La fille de Lyon, que viennent courtiser les garçons de Toulouse, n'est pas plus sage que la belle dame de Paris, qui monte sur le cheval blanc, maluraine! du plus jeune des trois garçons de la Rochelle. Celle-ci avait du moins pour excuse l'enchantement de la vielle peut-être ensorcelée; tandis que l'autre, pour devenir amoureuse, n'a pas besoin de musique. Mais la chanson qu'on fit sur elle n'en est pas moins jolie; écoutez plutôt :

La servante s'en va
Au logis de son maître :
« Oh! dormez-vous, mon maître?
« Mon maître, dormez-vous?
« Les garçons de Toulouse
« Emmènent Jeanneton! »

Son maître lui répond :
« Sellez, bridez ma mule,
« Sellez, bridez ma mule,
« Que j'aille la chercher.
« Dans la vill' de Toulouse,
« Oui, ma fill', je l'aurai. »

Mais quand il fut rendu
Bien loin sur la grand' route,
« Arrêt', arrêt', arrête,
« Arrêt', beau bataillon,
« Rends moi ma joli' fille,
« Ma fille Jeanneton. »

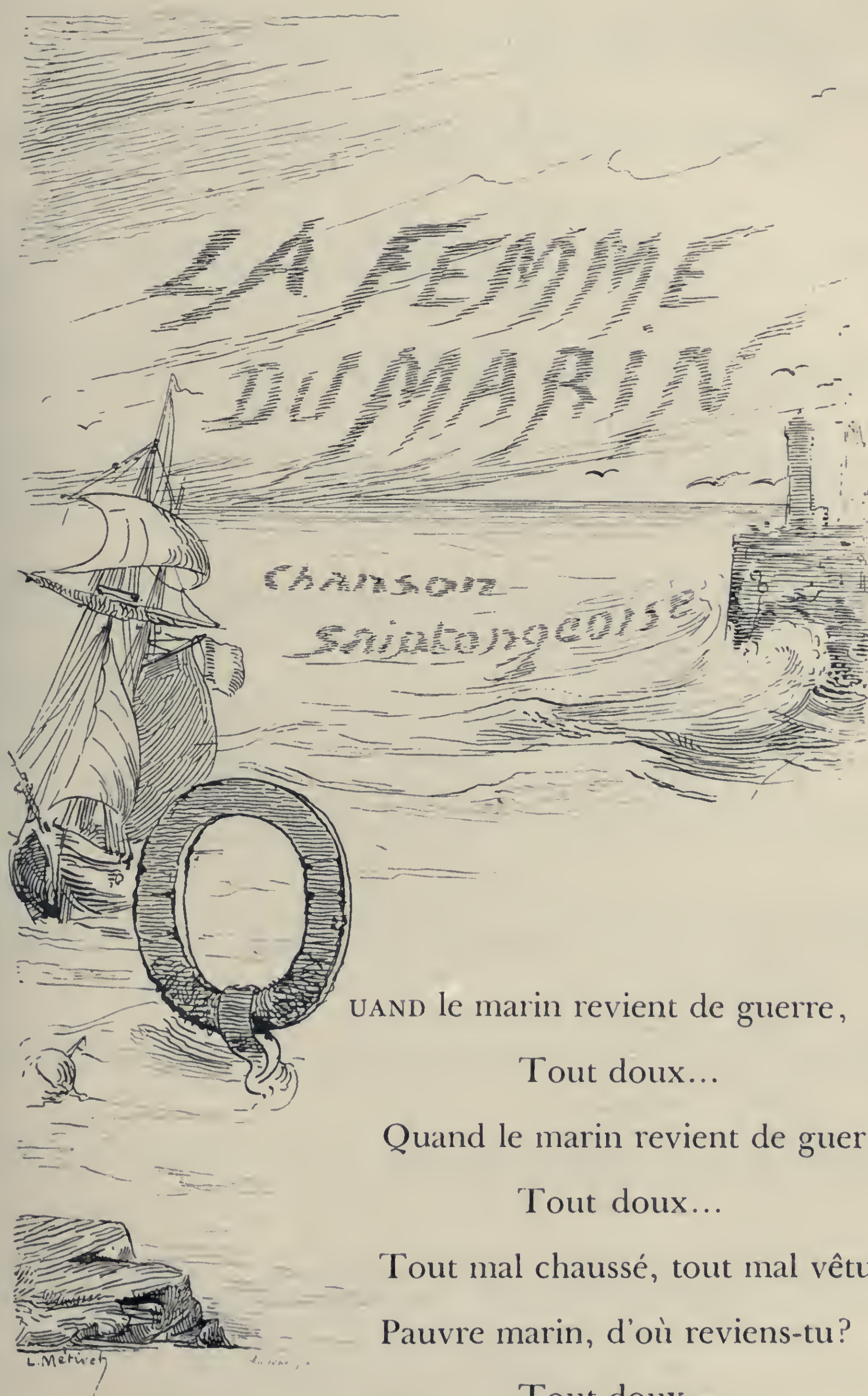
La belle lui répond :
« Vous n'aurez pas vot' fille;
« Si vous m'aviez mariée
« Dès l'âge de quinze ans,
« Serais dans mon ménage,
« Comme les autres sont. »

LA FEMME DU MARIN





MICHELET, SC.



QUAND le marin revient de guerre,
Tout doux...
Quand le marin revient de guerre,
Tout doux...
Tout mal chaussé, tout mal vêtu,
Pauvre marin, d'où reviens-tu?
Tout doux...

LA FEMME DU MARIN

All^tto Moderato.

PIANO.

Quand le ma - rin revient de guer - re, tout doux, ——— Quand le ma - rin revient de guer - re, tout doux ——— Tout mal chaussé, tout mal vê - tu, Pau - vre ma - rin d'où re - viens - tu ——— tout doux ———

FIN.

A. G.

« — Madame. je reviens de guerre,
Tout doux.....
« — Madame, je reviens de guerre,
Tout doux.....
« — Qu'on apporte ici le vin blanc,
Que le marin boive en passant,
Tout doux. »

Brave marin se mit à boire,
Tout doux.....
Brave marin se mit à boire,
Tout doux.....
Se mit à boire et à chanter...
Et la belle hôtesse a pleuré,
Tout doux.

« — Ah! qu'avez-vous, la belle hôtesse?
Tout doux.....
« — Ah! qu'avez-vous, la belle hôtesse?
Tout doux.....
« Regrettez-vous votre vin blanc
Que le marin boit en passant?
Tout doux. »

« — C'est point mon vin que je regrette,
Tout doux.....
« — C'est point mon vin que je regrette,
Tout doux.....
« C'est la perte de mon mari;
Monsieur, vous ressemblez à lui,
Tout doux. »

« — Ah! dites-moi, la belle hôtesse,
Tout doux.....
« — Ah! dites-moi, la belle hôtesse,
Tout doux.....
« — Vous aviez de lui trois enfants,
Vous en avez six à présent,
Tout doux. »

« — On m'a écrit de ses nouvelles,
Tout doux.....
« — On m'a écrit de ses nouvelles,
Tout doux.....
« Qu'il était mort et enterré,
Et je me suis remarié',
Tout doux. »

Brave marin vida son verre,
Tout doux.....
Brave marin vida son verre,
Tout doux.....
Sans remercier, tout en pleurant,
S'en retourna-t-au régiment,
Tout doux.



LA FEMME DU MARIN

Des poètes ont transcrit, en des œuvres plus achevées, mais non pas plus parfaites, cette admirable et simple histoire. Tennyson, dans une de ses adorables idylles; André Theuriet, dans son *Jean-Marie;* Jean Richepin, dans le *Flibustier,* ont montré ce dévouement si mystérieux et si tendre du marin qui est revenu trop tard, et qui s'en retourne pour ne pas attrister celle qui ne saurait plus l'aimer, pour ne pas rompre le bonheur des autres! Et même, dans une très cruelle et très poignante nouvelle, qui a été mise au théâtre par M. Léon Hennique, Émile Zola a rénové dans l'actualité toute contemporaine la vieille légende du pauvre diable qui vient, regarde et s'en va. Mais quel homme à l'esprit sensible oserait dire, après avoir entendu chanter la complainte de la Femme du Marin, qu'il ne fut pas ému par elle d'une plus intime sympathie douloureuse, que par les poèmes, ou les romans analogues, des meilleurs poètes ou des plus puissants romanciers? Et l'on se demande si, à ce pauvre diable nostalgique du foyer qui n'est plus le sien, à ce mari qui n'a plus de femme, à ce père qui n'a pas embrassé ses enfants mêlés à d'autres, la meilleure chose qùe l'on peut souhaiter n'est pas, puisqu'il s'en retourne à la guerre, quelque prompte mort, d'une balle au cœur, un jour d'abordage?



LA VIOLETTE DOUBLE




L. Métivet
MICHELET, SC.

LA VIOLETTE DOUBLE

CHANSON TOURANGELLE

J'ai un grand voyage à faire,
Je ne sais qui le fera;
J'ai un grand voyage à faire,
Je ne sais qui le fera;
Ce sera Rossignolette
Qui pour moi fera cela.

La violette double, double,
La violette
Doublera.
La violette double, double,
La violette
Doublera.

L. Métivet

LA VIOLETTE DOUBLE

PIANO.

Fin.

J'ai un grand vo - yage à faire, je ne sais qui le fera j'ai un grand vo - yage à faire, je ne sais qui le fe-ra, ce se - ra rossigno - lette qui pour moi fe-ra ce - la.

plus vite.

rall.

plus vite.

La vio - lette double double la vio - lette double - ra la vio - let-te double double la vio - lette double - ra

A. G.

Rossignol prend sa volée,
Au palais d'Amour s'en va;
Rossignol prend sa volée,
Au palais d'Amour s'en va;
Trouva la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.

La violette double, double,
La violette
Doublera.
La violette double, double,
La violette
Doublera.

Bonjour, l'une, bonjour, l'autre,
Bonjour, belle que voilà;
Bonjour, l'une, bonjour, l'autre,
Bonjour, belle que voilà.
C'est votre amant qui demande
Que vous ne l'oubliiez pas.

La violette double, double,
La violette
Doublera;
La violette double, double,
La violette
Doublera.

Quoi! mon amant me demande
Que je ne l'oublie pas?
Quoi! mon amant me demande
Que je ne l'oublie pas?
J'en ai oublié tant d'autres,
J'oublierai bien celui-là.

La violette double, double,
La violette
Doublera;
La violette double, double,
La violette
Doublera.



LA VIOLETTE DOUBLE

Elle est bien jolie, cette chanson de Touraine; mais combien elle est plus belle, cette autre chanson du même pays, la *Chanson des Batteurs de blé*, que nous n'aurions pas manqué de publier tout entière, si nous avions pu en découvrir la musique qui, jusqu'à ce jour, a échappé aux plus patients noteurs de mélodies populaires!

V'là des bouquets qu'on apporte,
Chacun va se fleurissant;
A mon chapeau je n'attache
Que la simple fleur des champs.
Oh! batteurs, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement!

Mais je vois la giroflée
Qui fleurit et rouge et blanc;
J'en veux choisir une branche;
Pour ma mi' c'est un présent.
Oh! batteurs, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement!

Dans a peine, dans l'ouvrage,
Dans les divertissements,
J' n'oubli' jamais ma mie;
C'est ma pensé' de tout temps.
Oh! batteurs, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement!

Ma mi' reçoit de mes lettres
Par l'alouette des champs,
Elle m'envoie les siennes
Par le rossignol chantant.
Oh! batteurs, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement!

Sans savoir lir' ni écrire,
Nous lisons c' qui est dedans.
Il y a dedans ces lettres :
Aime-moi, je t'aime tant!
Oh! batteurs, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement!

Viendra le jour de la noce,
Travaillons en attendant;
Devers la Toussaint prochaine,
J'aurai tout contentement.
Oh! batteurs, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement!



AH! BEAU ROSSIGNOL VOLAGE




LUCIEN METIVET





H! beau rossignol volage!
Messager des amoureux,
Va-t'en porter une lettre
A ma tant joli' maîtresse,
Sur son lit couvert de fleurs.

Le beau rossignol s'envole,
Au jardin d'amour s'en va,
S' pos' sur les seins d' la belle,
Chante une chanson nouvelle,
La belle se réveilla.

AH! BEAU ROSSIGNOL VOLAGE

Assez lent.

PIANO.

FIN

Ah! beau ros-si-gnol vo-la-ge, mes-sa-ger des a-mou-reux

Va-t-en porter u-ne let-tre à ma tant jo-li maî-tres-se, sur son lit cou-vert de fleurs

p *pp* *pp*

A. G.

Le beau rossignol s'envole,
Au jardin d'amour s'en va,
S' pos' sur les seins d' la belle,
Chante une chanson nouvelle,
La belle se réveilla.

« — Qui sont les méchantes langues
« Qui sur moi font des chansons?
« — Ce sont vos amours, la belle,
« Que vous croyez si fidèles,
« Qui sur vous font des chansons.

« — Laissez dire et laissez faire,
« Laissez parler qui voudra,
« Le bouquet de jalousie
« Fleurira toute la vie;
« J'aimerai qui m'aimera.

« — Ton amant s'en va dimanche
« Sans emporter rien de toi,
« Il te fait fair' la demande
« D'un baiser de souvenance,
« Pour s'en souvenir de toi.

« — Des baisers de souvenance
« Je n' lui ai que trop donné,
« J' lui ai donné une rose,
« La plus joli' de mes roses
« Que j'avais dans mon rosier.

« — Ta rose, ta joli' rose,
« Tu lui as bien cher vendu',
« Tu lui as vendu sans doute
« La valeur de cinq cents doubles,
« La valeur de cent écus.

« — Cent écus n'est pas grand'chose
« Envers ce que j'ai perdu;
« J'ai perdu mon cœur volage,
« Mon honneur, mon avantage;
« De moi ne me parle plus! »



AH! BEAU ROSSIGNOL VOLAGE!

S'il vous arrive jamais de feuilleter le *Recueil de plusieurs belles chansons spirituelles, faictes et composées contre les rebelles et perturbateurs du repos et tranquillité du royaume de France,* par Christophe de Bourdiaux — P. — pour Magdeleine de Berthelen, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de l'Éléphant, 1 volume in-16, vous trouverez à la page 68 :

Chanson en faveur de l'Église romaine et catholique sur le chant :

Laissez parler, laissez dire,
Laissez parler qui voudra.

Ainsi ces deux vers qui commencent le quatrième couplet de *Ah! beau rossignol volage!* étaient le refrain d'une chanson populaire déjà célèbre au temps de Charles IX. Il est plaisant de penser que les ennemis des huguenots fredonnaient les louanges de l'Église sur le même air peut-être dont la fillette de la chanson déplore la perte de son « avantage ». — A propos de ce mot, il faut remarquer qu'il est souvent employé dans le même sens par les poètes populaires de l'Aunis, de la Saintonge et du bas Poitou; on en verra un autre exemple dans ces couplets intitulés : *la Fille de quinze ans.*

— De votre bien j' m'en soucie point,
Mon père et ma mère en ont bien ;
J'aimerais mieux mon avantage,
Amant, amant, amant volage,
J'aimerais mieux mon avantage,
Amant volage.

— Ton avantag', tu ne l'as plus,
Assurément tu l'as perdu,
Et c'est en passant la rivière,
Joli', joli', joli' bergère,
Et c'est en passant la rivière,
Joli' bergère.

— Là-haut, là-haut, parmi ces bois,
Je lui f'rai planter une croix,
J'irai pleurer mon avantage,
Amant, amant, amant volage,
J'irai pleurer mon avantage,
Amant volage!



SUR LE BORD DE L'ILE




Lucien
Métivet

Sur le bord de l'île

chanson champenoise



C'ÉTAIT la fill' d'un prince,
Bon matin s'est levé',
Bon matin s'est levé';
Sur le bord de l'île,
Bon matin s'est levé',
Sur le bord de l'eau.

Elle aperçut un' barque,
Trente garçons dedans,
Trente garçons dedans;
Sur le bord de l'île,
Trente garçons dedans,
Sur le bord de l'eau.

L. MÉTIVET

SUR LE BORD DE L'ILE

Allegretto.

CHANT

PIANO

dolce. sf sf p p sf sf p

Cé - tait la fill' d'un prin - ce Bon ma-tin s'est le - vé,

Bon ma-tin s'est le - vé' Sur le bord de l'î - le,

Bon matin s'est le - vé' Sur le bord de l'eau!

mf p f dim. p

E. C.

Elle aperçut un' barque,
Trente garçons dedans,
Trente garçons dedans;
Sur le bord de l'île,
Trente garçons dedans,
Sur le bord de l'eau.

Le plus jeune des trente
Chantait une chanson,
Chantait une chanson;
Sur le bord de l'île,
Chantait une chanson,
Sur le bord de l'eau.

La chanson que vous dites,
Voudrais bien la savoir,
Voudrais bien la savoir;
Sur le bord de l'île,
Voudrais bien la savoir,
Sur le bord de l'eau.

Entrez dans notre barque,
Nous vous l'apprenderons,
Nous vous l'apprenderons ;
Sur le bord de l'île,
Nous vous l'apprenderons,
Sur le bord de l'eau.

Quand la bell' fut en barque,
Ell' se mit à pleurer,
Ell' se mit à pleurer;
Sur le bord de l'île,
Ell' se mit à pleurer,
Sur le bord de l'eau.

Que pleurez-vous, la belle?
Qu'avez-vous à pleurer?
Qu'avez-vous à pleurer?
Sur le bord de l'île,
Qu'avez-vous à pleurer?
Sur le bord de l'eau.

Je pleur' mon anneau d'or,
Dans l'eau-z-il est tombé,
Dans l'eau-z-il est tombé;
Sur le bord de l'île,
Dans l'eau-z-il est tombé,
Sur le bord de l'eau.

Ne pleurez point tant, belle,
Nous vous le plongerons,
Nous vous le plongerons;
Sur le bord de l'île,
Nous vous le plongerons,
Sur le bord de l'eau.

La premièr' fois qu'il plonge,
Il n'a rien ramené,
Il n'a rien ramené;
Sur le bord de l'île,
Il n'a rien ramené
Sur le bord de l'eau.

La s'conde fois qu'il plonge,
L'anneau-z-a voltigé,
L'anneau-z-a voltigé;
Sur le bord de l'île,
L'anneau-z-a voltigé
Sur le bord de l'eau.

La troisièm' fois qu'il plonge,
Son amant s'est noyé,
Son amant s'est noyé;
Sur le bord de l'île,
Son amant s'est noyé
Sur le bord de l'eau.



SUR LE BORD DE L'ILE

C'est en Allemagne, à quelques lieues de Francfort, — du temps où l'on allait en Allemagne, — que j'entendis pour la première fois cette chanson champenoise! Par un frais matin de printemps, je suivais une venelle de mûriers fleuris, et souvent je me fourrais toute la face dans une touffe d'aspérules sauvages, mouillées un peu, si fraîches, que j'avais cueillies pour en parfumer le petit clairet aigrelet que je boirais à la prochaine auberge. Connaissez-vous le Maïtrank, — la boisson de mai? Le muguet des bois, le *Waldmeister*, donne au vin comme au cidre un parfum exquis, un goût d'une finesse délicieuse; et si l'on boit un peu trop de ce printanier breuvage, il semble que l'on est ivre de rosée matinale et de fleurs nouvelles. Comme je marchais en songeant, j'entendis une voix qui chantait de l'autre côté de la haie :

Je pleur' mon anneau d'or,
Dans l'eau-z-il est tombé,
Dans l'eau-z-il est tombé,
Sur le bord de l'île,
Dans l'eau-z-il est tombé
Sur le bord de l'eau.

Une chanson de mon pays, en ce pays germain! J'écartai très vite les branches épineuses, et je vis assise, au pied d'un pommier, dans la prairie, une vieille, vieille, très vieille femme qui gardait un troupeau de moutons. « Comment! dis-je, vous êtes Française? » Elle ne me comprit pas. Je l'interrogeai en allemand. Elle me dit, la tête branlante, qu'elle était la pauvre et presque centenaire survivante d'une famille française que contraignit jadis à l'exil de l'autre côté du Rhin la révocation de l'édit de Nantes. Les anciens de sa race avaient toujours parlé le français en Allemagne, mais elle, restée orpheline à dix ans, elle l'avait désappris, si jamais elle l'avait su. Seulement elle se rappelait cette chanson dont la bercèrent jadis sa grand'mère et sa mère, et, les jours d'ennui, en gardant son troupeau, elle la chantait avec plaisir, sans la comprendre!

LE ROI A FAIT BATTRE TAMBOUR





LE ROI A FAIT BATTRE TAMBOUR

CHANSON SAINTONGEOISE



Le Roi a fait battre tambour,
Le Roi a fait battre tambour
  Pour voir toutes ces dames;
Et la première qu'il a vu'
  Lui a ravi son âme.

« — Marquis, dis-moi, la connais-tu?
« Marquis, dis-moi, la connais-tu?
  « Qui est cett' joli' dame? »
Le marquis l'i a répondu :
  « — Sire roi, c'est ma femme.

LE ROI A FAIT BATTRE TAMBOUR

PIANO.

Le roi a fait battre tam-bour Le roi a fait battre tam-bour Pour voir tou-tes ces da-mes, Et la pre-miè-re qu'il a vu lui a ra-vi son â-me.

FIN.

A. G.

« — Marquis, dis-moi, la connais-tu?
« Marquis, dis-moi, la connais-tu?
« Qui est cett' joli' dame? »
Le marquis l'i a répondu:
« — Sire roi, c'est ma femme.

« — Marquis, tu es plus heureux qu' moi,
« Marquis, tu es plus heureux qu' moi,
« D'avoir femme si belle;
« Si tu voulais me l'accorder,
« Je me chargerais d'elle.

« — Sir', si vous n'étiez pas le roi,
« Sir', si vous n'étiez pas le roi,
« J'en tirerais vengeance;
« Mais puisque vous êtes le roi,
« A votre obéissance.

« — Marquis, ne te fâche donc pas,
« Marquis, ne te fâche donc pas,
« T' auras ta récompense,
« Je te ferai dans mes armées
« Beau maréchal de France.

« — Habille-toi bien proprement,
« Habille-toi bien proprement,
« Coiffure à la dentelle,
« Habille-toi bien proprement,
« Comme une demoiselle.

« — Adieu, ma mi', adieu, mon cœur,
« Adieu, ma mi', adieu, mon cœur,
« Adieu, mon espérance;
« Puisqu'il te faut servir le Roi,
« Séparons-nous d'ensemble. »

La Reine a fait faire un bouquet,
La Reine a fait faire un bouquet
De belles fleurs de lyse,
Et la senteur de ce bouquet
A fait mourir marquise.



LE ROI A FAIT BATTRE TAMBOUR

La chanson populaire, cette fois, se fait satire; et, sans le savoir, c'est un pamphlet que chantent, en gardant leurs oies, les petites filles de Saintonge coiffées d'un foulard rouge. Dans son introduction à la deuxième série de son *Recueil de chants francais,* M. Leroux de Lincy raconte que cette chanson fut recueillie, en 1841, par M. Alexandre Teulet. Il ajoute : « Je m'empresse d'autant plus de la publier qu'elle a un caractère historique, et semble faire allusion à quelqu'une des grandes favorites qui ont été célèbres pendant les deux derniers siècles. » Mais M. Leroux de Lincy ne précise pas davantage son hypothèse. Quel est ce roi qui fait se grouper au son du tambour les dames de son royaume, et qui fait maréchal de France le mari de la plus belle? Quelle est cette reine qui se venge en offrant un bouquet, et cette marquise qui meurt d'une fleur respirée? M. Jérôme Bugeaud pense qu'il s'agit, en cette chanson, de madame de Vintimille, fille du marquis de Nesles, qui supplanta sa sœur dans les amours du roi Louis XV, et mourut peu de temps après; cette mort ne parut pas naturelle, on parla d'empoisonnement. Mais quel est donc le hasardeux poète populaire qui osa accuser la mélancolique et résignée Marie Leczinska, tout occupée de ses oiseaux des îles, d'avoir gâté de poison le parfum des lys royaux?



EN REVENANT DES NOCES







En revenant des noces
J'étais bien fatigué';
Auprès d'une fontaine
Je me suis reposé'.

L'eau en était si claire,
Que je me suis baigné';
A la feuille du chêne
Je me suis essuyé'.

EN REVENANT DES NOCES

PIANO.

En re_ve_nant des no_ces j'é_tais bien fa_ti_gué', au bord d'u_ne fon_tai_ne je me suis re_po_sé'. la la la la la la la la la la la la la la la la la

Fin.

A. G.

L'eau en était si claire
Que je me suis baigné';
A la feuille du chêne
Je me suis essuyé'.

Auprès de la fontaine
Était un peuplier;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.

Chante, rossignol, chante,
Si tu as le cœur gai;
Pour moi je ne l'ai guère,
Je suis bien affligé',

Pour un bouton de rose
Que j'ai trop tôt donné;
Je voudrais que la rose
Fût encore au rosier,

Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer,
Et qu' le Roi qui l'appelle
Fût mort et enterré.

Je resterai seulette
Jusqu'à mon jour dernier,
Et lui monte la garde
Aux portes du palais.

La Reine le regarde
Et va me le voler;
Dans une belle chambre
Va le faire appeler.

Et puis dans un lit d'or
Va me faire oublier;
Et puis le fera pendre
Pour l'avoir trop aimé.



EN REVENANT DES NOCES

Ce serait une erreur de croire que tous les oiseaux de même espèce gazouillent de même dans tous les pays; sans avoir, comme Siegfried, rougi ses lèvres du sang du dragon, il est possible, si l'on a l'oreille un peu délicate, de distinguer le chant des rossignols des futaies de Fontainebleau d'avec celui des rossignols de la forêt de Brocéliande, où les oiseaux eux-mêmes sont fées. Or, la chanson populaire, n'est-ce pas un ramage autant qu'une chanson? De là, — selon qu'on l'entendit dans tel ou tel pays de France, — les variantes, quelquefois très frappantes, d'autres fois sensibles à peine, de la même chanson. Pendant que les jolies Normandes en bonnet de coton chantent « *En revenant des noces* » comme nous l'avons donné, les paysannes angoumoisines l'agrémentent, sur un tout autre air, d'onomatopées et de terminaisons bizarres, presque farouches :

En revenant des noces,
  Barabim,
Baraboum, boum, boum,
  Boum, boum, boum!
Au bord d'une fontaine
Je me suis reposa,
  Ah! ya! ah! ya!
Je me suis reposa,
Je me suis reposa.

En Poitou, c'est sur un motif de branle que l'on chante une complainte analogue; voici l'un des couplets de la chanson poitevine :

A la feille d'in chângne
Allet o essuer,
Ma dondon! ma dondaine!
Allet o essuer,
Ma dondon! ma dondé!

La Saintonge ajoute à la mélancolique historiette des conseils de beuverie :

En revenant des noces,
Buvons, nous en allons,
J'étais bien fatigué',
Faut boire et prendre haleine,
J'étais bien fatigué',
Faut boire et s'en aller.

Mais ces dernières formes du même thème primitif s'en tiennent toutes au regret de la rose perdue, et seule, — à notre connaissance du moins, — la chanson normande imagine le tendre et poignant petit drame de l'infidèle amant pendu pour avoir trop aimé la Reine dans la belle chambre de marbre!

LES FILLES DE TRENTE ANS




L METIVET

LES FILLES DE TRENTE ANS.





chanson angoumoisine

GRAND Dieu, que je suis malheuruse !
Se dis' les filles de trente ans.
Quand on est jeune on s'abuse,
Pour moi ça m'en a pris autant.
Mais quand nous n'avions que quinze ans
Nous étions bien chéries,
Nous avions beaucoup de galants,
C'était toujours nouveau compliment,
C'était toujours nouveau compliment.

LES FILLES DE TRENTE ANS

Moderato.

CHANT.

PIANO.

mf

Grand

sf

Dieu, que je suis mal_heu_reu - se, Se dis' les fil_les de trente

p

ans; Quand on est jeu_ne on s'a - bu - se, Pour moi ça

sf

m'en a pris au_tant; Mais quand nous n'a_vions que quinze ans Nous é_tions bien ché-

p

-ri - es, Nous a_vions beaucoup de ga_lants C'é_tait tou_jours nou - veau

sf

— com_pli_ment, C'é_tait tou_jours nou - veau — com_pli - ment

sf *sf* *sf* *mf*

E. C.

Tous les jours et même à toute heure
Ils venaient nous faire la cour,
Disant : Mes jeunes demoiselles,
Nous vous souhaitons bien le bonjour,
Nous vous souhaitons bien le bonjour;
V'nez à la promenade,
Et nous irons dans ces vallons,
Et nous vous apprendrons des chansons,
Et nous vous apprendrons des chansons.

Mais nous, nous y faisions les fières,
Et nous n' voulions pas y aller,
Nous y faisions les demoiselles,
Nous avions peur d' nous fatiguer,
Nous les envoyions promener;
Ah! nous étions bien folles!
Mais ils nous font, en vérité,
Comm' nous leur avons fait en premier,
Comm' nous leur avons fait en premier.

Nous allons à la promenade,
Nous les rencontrons, ces amants,
Mais d'un œil froid ils nous regardent,
I' n' nous font point grand compliment,
Nous reconnaissent en passant
Et se prennent de rire;
Mais ils nous font, en vérité,
Comm' nous leur avons fait en premier,
Comm' nous leur avons fait en premier.

Nous autres, nous voilà-t-âgées
Bientôt de trente ou quarante ans,
Portant des rides au visage,
Les cheveux nous viennent tout blancs;
Nous avons beau à nous coiffer,
Nous laver le visage,
Nous avons beau à nous poudrer,
Nous ne pouvons plus nous faire aimer,
Nous ne pouvons plus nous faire aimer.



LES FILLES DE TRENTE ANS

C'est la triste chanson, la chanson de celles qui ont perdu le temps à ne point aimer! et elles n'en seraient pas venues à chanter ces vers mélancoliques et sinistres, si elles avaient écouté le conseil du poëte!

Pourquoi doncques, quand je veux
Ou mordre tes noirs cheveux
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloître enfermée?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein délicieux,
Ton front, ta lèvre jumelle?
En veux-tu baiser Pluton,
Là-bas, après que Caron
T'aura prise en sa nacelle?

Ton test n'aura plus de peau,
Ni ton visage si beau
N'aura veine ni arteres;
Tu n'auras plus que des dents
Telles qu'on les voit dedans
Les têtes des cimeteres.

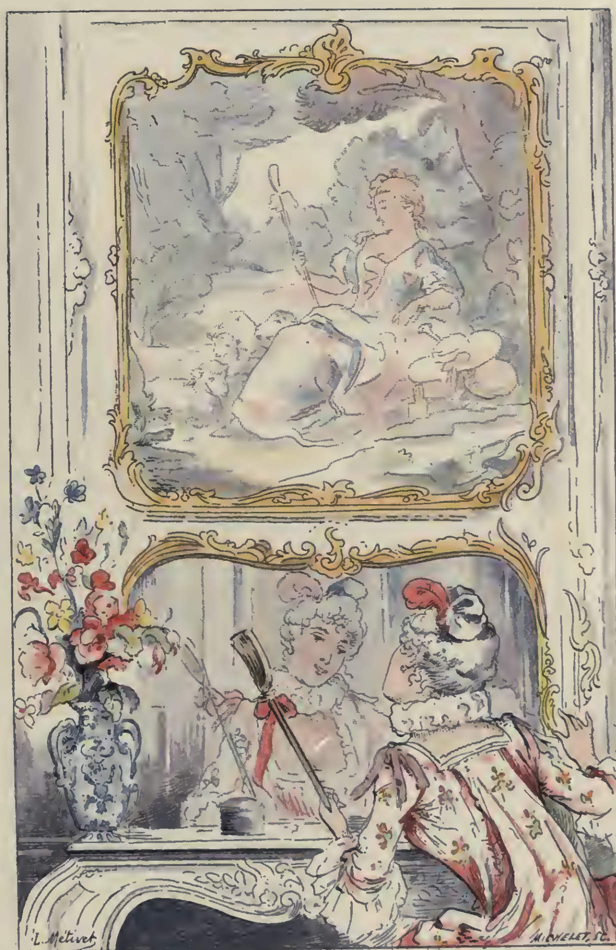
Après ton dernier trépas,
Grêle tu n'auras là-bas
Q'une bouchette blêmie;
Et quand, mort, je te verrai,
Aux ombres je n'avoûrai
Que tu as été ma mie!

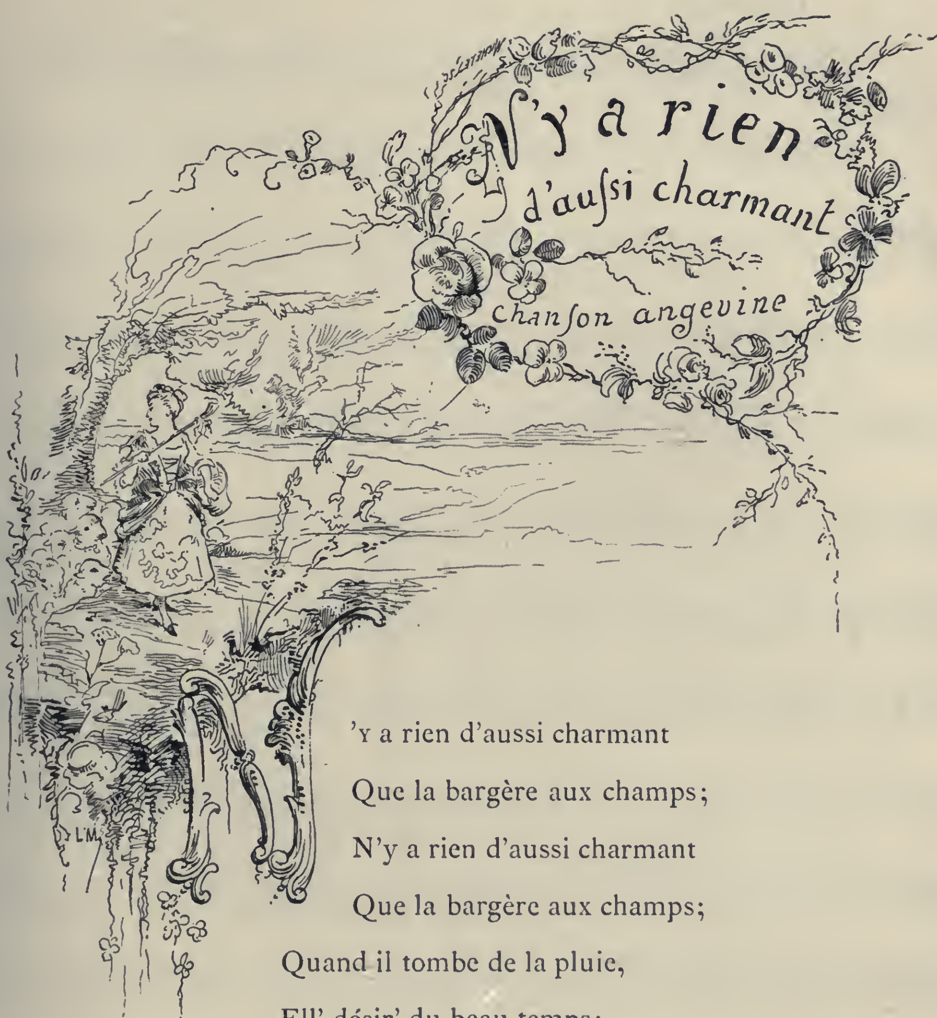
Doncques, tandis que tu vis,
Change, maîtresse, d'advis,
Et ne m'épargne ta bouche.
Incontinent tu mourras;
Lors tu te repentiras
De m'avoir été farouche!



N'Y A RIEN D'AUSSI CHARMANT




L. Métivet
MICHELET. SC.



N'y a rien d'aussi charmant
Que la bargère aux champs;
N'y a rien d'aussi charmant
Que la bargère aux champs;
Quand il tombe de la pluie,
Ell' désir' du beau temps;
Voilà comm' la bargère
Aime à passer le temps.

Gai, mon varlet, la lin, lon la,
Ah! p'tit gouris, lon la, lon laire,
Lon laire, lon laire, lon la,
Lon laire, lon laire, lon laire, lon la.

N'Y A RIEN D'AUSSI CHARMANT

Alltto Modere.

PIANO.

Ped.

FIN.

N'y a rien d'aussi char_mant Que la bargère aux champs N'y a

rien d'aussi char_mant Que la bargère aux champs Quand il tomb'de la

Ped.

pluie ell' dé_sir'du beau temps. Voi_là comm'la bar_gère Aime à passer le temps.

Gai, mon var_let, la lin, lon la p'tit gouris, lon la lon laire lon laire lon

enlevé.

1º Tempo. Alltto

lai_re lon la lon lai_re lon lai_re lon lai_re lon la

Ped.

enlevé.

A. G.

Quand la bargère entend
La voé de son amant,
All' prend sa jupe varte
Et son biau cotillon,
All' va ouvrir sa porte
A son barger mignon.

Gai! mon varlet, la lin, lon la,
Ah! p'tit gouris, lon la, lon laire,
Lon laire, lon laire, lon la,
Lon laire, lon laire, lon laire, lon la.

— Barger, mon doux barger,
Qu'aurons-nous à souper?
— Un pâté d'alouettes,
Un fort joli gâtiau
Et du bon vin d'Espagne
Que j'ai sous mon mantiau.

Gai! mon varlet, la lin, lon la,
Ah! p'tit gouris, lon la, lon laire,
Lon laire, lon laire, lon la,
Lon laire, lon laire, lon laire, lon la.

— Barger, mon doux barger,
Où irons-nous promener?
— Là-bas dedans la plaine,
Un biau châtiau qu'y a;
Nous mangerons ensemble,
Parlera qui voudra.

Gai! mon varlet, la lin, lon la,
Ah! p'tit gouris, lon la, lon laire,
Lon laire, lon laire, lon la,
Lon laire, lon laire, lon laire, lon la.

— Barger, mon doux barger,
J'entends quelqu'un passer,
Je crès que c'est mon père
Qui vient pour me charcher;
Cachons-nous sous l'harbette
Et laissons-le passer.

Gai! mon varlet, la lin, lon la,
Ah! p'tit gouris, lon la, lon laire,
Lon laire, lon laire, lon la,
Lon laire, lon laire, lon laire, lon la.



N'Y A RIEN D'AUSSI CHARMANT

QUE LA BARGÈRE AUX CHAMPS

Ne semble-t-il pas que cette chanson, assez rude et çà et là patoise, pourrait aisément ressembler, après quelques modifications et de tendres enjolivures, aux aimables et fades romances que M. de la Borde rimait et musiquait pour l'auguste bergère de Trianon? Elle éveille l'idée d'un mouton à qui ne manquerait qu'un ruban rose au cou pour faire bonne figure en de précieuses paysanneries. Et qui sait si elle ne fut pas, primitivement, ce qu'elle pourrait si aisément devenir? Le soupçon m'a souvent hanté, en écoutant les chansons populaires, que plus d'une peut-être avait d'abord été quelque très artificielle et très élégante composition poétique et musicale chantée par de belles dames avec accompagnement de téorbe ou de clavecin, — avait peut-être été, plus anciennement, quelque rime improvisée par les trouvères ou leurs jongleurs aux veillées des châtelaines : air et paroles, tombés de la fenêtre du boudoir ou de la tourelle du château, comme une mélodieuse aumône, recueillis par un artisan ou une campagnarde, et qui, mal entendus ou mal retenus, retrouvés plus tard dans la mémoire, incertains, changés, différents, accommodés au village, se muèrent peu à peu en une chanson paysanne ingénue ou grossière. C'est ainsi que si un oiseau, envolé d'une cage où il naquit et où on lui apprit, avec une serinette, des airs, chantait dans les bois ces airs, on les prendrait pour de naturels ramages; et, de même, sur le dos d'un rustre, la défroque d'un seigneur de cour, déchirée, démodée, retaillée, recousue, prend des airs de sarrau et humilie le satin jusqu'à la bure.

LAS J'AI RÊVÉ!





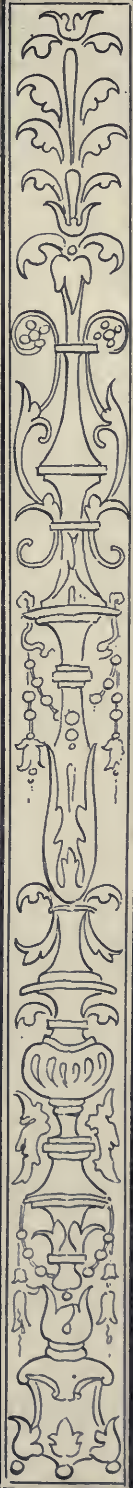


L. METIVET.

LAS! J'AI RÊVÉ...

CHANSON POITEVINE.





Las! j'ai rêvé, la nuit passé',
Las! j'ai rêvé, la nuit passé',
Que ma mie était morte,
Lanlire,
Que ma mie était morte,
Lanla.

Sellez, bridez mon cheval,
Sellez, bridez mon cheval,
Que j'aille voir ma mie,
Lanlire,
Que j'aille voir ma mie,
Lanla.

LAS! J'AI RÊVE

PIANO.

Fin.

Las! j'ai ré - vé la nuit pas - sé' las! j'ai ré - vé

la nuit pas - sé' que ma mie é - tait mor - te lan -

- li - re que ma mie é - tait mor - te lan - la.

A. G.

Sellez, bridez mon cheval,
Sellez, bridez mon cheval,
Que j'aille voir ma mie,
Lanlire,
Que j'aille voir ma mie,
Lanla.

En passant par bois, par champs,
En passant par bois, par champs,
De la Roche à Pouzauges,
Lanlire,
De la Roche à Pouzauges,
Lanla,

Mon cheval tombe à deux genoux,
Mon cheval tombe à deux genoux
Sur trois boutons de rose,
Lanlire,
Sur trois boutons de rose,
Lanla.

Des trois j'en ai cueilli la fleur,
Des trois j'en ai cueilli la fleur,
Pour porter à ma mie,
Lanlire,
Pour porter à ma mie,
Lanla.

La vermeille, c'est votre beauté;
La vermeille, c'est votre beauté;
La verte, l'espérance,
Lanlire,
La verte, l'espérance,
Lanla.

L'autre, ma mie, c'est mon cœur,
L'autre, ma mie, c'est mon cœur,
Mettez-le avec le vôtre,
Lanlire,
Mettez-le avec le vôtre,
Lanla.



LAS! J'AI RÊVÉ

Est-elle morte en effet, la mie du pauvre amoureux? Les trois fleurs qu'il lui apporte, — la beauté, l'espérance et l'amour, — se faneront-elles sur une tombe, ou s'épanouiront-elles le jour des fiançailles? J'incline à penser que la jeune belle n'a point cessé de sourire, et qu'elle chantera avec son amoureux bien des couplets encore. J'ai entendu en Thuringe, une fois que je descendais de la Vartburg vers le Venusberg, un lied qui a quelque analogie avec « Las! j'ai rêvé! » Mais le lied est plus morne que la chanson :

LE RÊVE

J'ai rêvé cette nuit — un petit rêve très obscur. — Il fleurissait dans mon jardin — il fleurissait une pivoine.

Mon jardin était un cimetière; — mon lit de fleurs était une tombe, — et, des arbres verts, tombaient, — tombaient couronnes et fleurs.

Je rassemblai les fleurs, — dans une cruche d'or; — mais la cruche me tomba des mains, — et se répandit en miettes.

Au loin je voyais ruisseler des perles, — et des stalactites couleur de rose; — que peut signifier ce rêve? — Ah! ma petite amie, ma petite amie, es-tu morte?



MARION S'EN VA-T-A L'OU




Lucien Metivet



Marion s'en va-t-à l'ou...

chanson auvergnate

QUAND Marion s'en va-t-à l'ou,
Quand Marion s'en va-t-à l'ou,
Ne marche pas, mais court toujou' ;
Dérirou, bah! bah! bah! déririette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Déririette!

MARION S'EN VA-T-A L'OU

CHANT — *simplement.*

PIANO — Allegretto.

Quand Ma-ri-on s'en va-t-à l'ou, Quand Mari-on s'en va-t-à l'ou, Ne marche pas, mais court tou-jou; Dé-ri-rou, Bah! bah, bah! De-ri-ret-te, Gai, gai! oh! gai, gai, De-ri-ret-te!

mf *p* *fp* *sf* *f* *mf*

E. C.

Ne marche pas, mais court toujou',
Ne marche pas, mais court toujou';
Dans son chemin trouve l'amou'.
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

Dans son chemin trouve l'amou',
Dans son chemin trouve l'amou',
« Amou-s-amou, embrassons-nous. »
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

Amou-s-amou, embrassons-nous,
Amou-s-amou, embrassons-nous,
Faisons vite et dépêchons-nous :
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

Faisons vite et dépêchons-nous,
Faisons vite et dépêchons-nous,
J'ai tant d'ouvrage à la maisou;
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

J'ai tant d'ouvrage à la maisou,
J'ai tant d'ouvrage à la maisou,
La pâte est prêt', le feu au fou' :
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

La pâte est prêt', le feu au fou',
La pâte est prêt', le feu au fou',
Et mon mari qu'est un jalou' :
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

Et mon mari qu'est un jalou',
Et mon mari qu'est un jalou';
Que les jaloux fuss'nt des moutou';
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

Que les jaloux fuss'nt des moutous,
Que les jaloux fuss'nt des moutous,
Et moi la bergère de tous;
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!

Et moi la bergère de tous,
Et moi la bergère de tous,
Je les ferai manger au loup :
Dérirou, bah! bah! bah! dérirette,
Gai, gai! oh! gai, gai,
Dérirette!



MARION S'EN VA-T-A L'OU

Dans le Poitou et dans l'Angoumois, on chante sur un air différent une chanson qui a beaucoup d'analogie avec celle qu'on vient de lire. C'est M. Jérôme Bugeaud qui a recueilli cette variante. Mais est-il bien sûr que ce ne soit là qu'une variante? Ce pourrait bien être le texte primitif, ou du moins une forme plus ancienne de la chanson de Marion, — ou de Margoton.

Quand Margoton s'en va-t-à l'eau,
Ell' prend sa buie, ell' court toujours,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

Ell' prend sa buie, ell' court toujours,
Dans son chemin rencontre amous,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

Dans son chemin rencontre amous,
Amous, amous, embrassons-nous,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

Amous, amous, embrassons-nous,
Et vite, et vit', dépêchons-nous,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

Et vite, et vit', dépêchons-nous,
Car mon mari il est jaloux,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

Car mon mari il est jaloux,
S'il est jaloux, nous le f'rons cou,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

S'il est jaloux, nous le f'rons cou,
L'en a bé d'aut' que lui étout,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

L'en a bé d'aut' que lui étout
Dedans l'Aunis et le Poitou,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

Dedans l'Aunis et le Poitou,
Dans la Bretagne et dans l'Anjou,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

Dans la Bretagne et dans l'Anjou,
Dans la Saintong' le sont tretous,
Tontarivariri!
Sommes-nous pas au mardi gras,
Tontarivara!

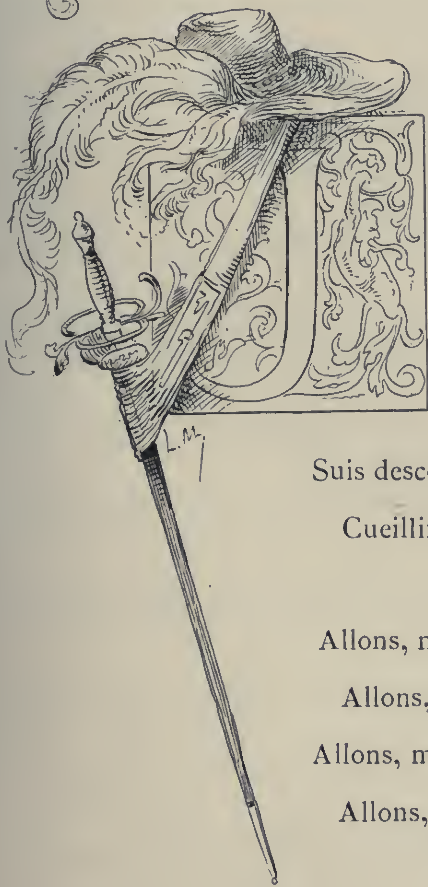


LA MIE DU VOLEUR









Je m' suis levée un beau matin,
La ta déritou, la la la la.
Je m' suis levée un beau matin,
La ta déritou, la la la la,
La fraîche matinée :
Suis descendue en mon jardin
Cueillir la giroflée.

Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette,
Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette.

LA MIE DU VOLEUR

Allegro. — Chant

PIANO:

Je m'suis le-vée un beau ma-tin, La ta deri-tou, la la la la! (Chœur.) Je

m'suis le-vée un beau ma-tin, La ta, deri-tou, la la la la! (Chant.) La

fraî-che ma-ti-né-e! *dolce.* Suis des-cendue en mon jardin Cueil-lir la gi-ro-

-flé-e, Allons, al-lons, ma mignon-nette, allons al-lons, ma mignon-net-te! (Chœur.) Al-

-lons, ma mi-gnon-net-te, al-lons, al-lons, ma mi-gnon-net'-te!

E. C.

N'en ai pas eu cueilli trois brins,
La ta déritou, la la la la,
N'en ai pas eu cueilli trois brins,
La ta déritou, la la la la,
Ma mère m'a appelée.
— Venez ici, la Marion,
Vous serez mariée.

Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette,
Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette.

Votre papa veut vous donner,
La ta déritou, la la la la,
Votre papa veut vous donner,
La ta déritou, la la la la,
A un porteur d'épée.
— Non, non, papa, je n'en veux pas,
De ce porteur d'épée.

Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette,
Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette.

Non, non, papa, je n'en veux pas,
La ta déritou, la la la la,
Non, non, papa, je n'en veux pas,
La ta déritou, la la la la,
De ce porteur d'épée.
Je m'aime mieux un laid voleur
Que ce porteur d'épée.

Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette,
Allons, ma mignonnette, allons,
Allons, ma mignonnette.



LA MIE DU VOLEUR

Voilà une étrange fantaisie de petite fille! « *Ferrum est quod amant.* » Eh bien, pourquoi ne préfère-t-elle pas le fier batailleur dont l'épée traîne et sonne, et qu'a-t-elle à faire de ce sordide turlupin qu'attendent la geôle et la hart? C'est peut-être, cette chanson, l'écho lointain, attendri, de quelque violent flon-flon que les femmes des bandits, tout en écoutant « la balle des mousquets siffler à leur oreille », chantaient à leurs fillettes pour leur enseigner l'horreur des gens du Roi, de la maréchaussée, — de toute l'autorité en armes. N'y retrouve-t-on pas aussi ce sentiment qui, dans la peinture de Willette, fait se hisser sur un tonneau, devant l'une des croix, une fille bohème aux cheveux fous, pour mettre l'adieu d'un baiser aux lèvres du mauvais larron? Au reste, il est assez fréquent que la chanson populaire prenne le parti des vagabonds et des meurt-de-faim contre la justice et les gendarmes. Le lied que vous allez lire me fut chanté dans une auberge sur les bords du Neckar, par une servante en belle humeur qui ne se doutait guère qu'elle se mettait en révolte contre la société.

L'ARCHER

J'étais encore si jeune, et si pauvre déjà! — D'argent, je n'en avais pas du tout; hélas! quelle misère! — Je pris donc mon bâton et ma besace, — et sifflotai le *Pater* tout le grand long du jour.

Mais quand j'arrivai dans Heidelberg, — voici que les archers m'empoignent par derrière et par devant; — l'un m'empoigna par derrière et l'autre par devant. — « Ah! maudits archers, laissez-moi en repos. »

Et quand j'arrivai devant la maison de l'archer, — le vieux coquin était à sa fenêtre; — je fis immédiatement une pirouette, et, regardant sa femme : — « Ah! maudit archer, que ta femme est jolie! »

L'archer se mit grandement en colère — et me fit jeter dans une profonde, profonde tour; — dans une profonde, profonde tour, au pain et à l'eau. — « Ah! maudit archer, puisse-t-il t'arriver quelque bon malheur! »

Lorsqu'un archer meurt, — il ne faut pas l'enterrer comme un autre chrétien; — il faut l'enterrer vivant, au pain et à l'eau, — comme le vieux coquin m'enterra sans remords.

Mais réjouissez-vous, mes frères, le vieil archer est mort; — il pend à la potence très lourd et plein d'horreur; — la semaine passée, mercredi, à huit heures et demie, — on l'a pendu à la potence solidement.

Il avait presque tué sa femme parce qu'elle m'avait souri tendrement, — à moi pauvre diable. — La semaine passée, il regardait encore par la fenêtre; — maintenant je suis dans sa maison avec sa femme.



QUE LES AMANTS ONT DE PEINE !




L. Métivet.



QUE LES AMANTS ONT DE PEINE...

chanson poitevine

LÀ-BAS dans ces verts prés,
Y a-t-un' claire fontaine,
Là-bas dans ces verts prés,
Y a-t-un' claire fontaine,
Où s'en vont les amants
Pour y conter leurs peines.

Ho! ho!
Que les amants, les amants ont de peines,
Ho! ho!
Que les amants
Ont de pein' en aimant!

QUE LES AMANTS ONT DE PEINE!

CHANT.

PIANO.

Andantino.

doux.

p

Là bas, dans ces verts prés,
Ya-t-un'claire fontaine, Là bas dans ces verts pres, Ya-t-un'claire fontaine Où
s'en vont les amants; Pour y conter leurs peines. Ho! Ho! que les amants
les amants ont de peines, Ho! Ho! Que les amants Ont de peine en aimant!

pp

p

rit poco.

sf a Tempo.

a Tempo.

sf

poco rit. pp

cresc. e espressivo. sf

dim.

pp suivez.

ppp

E. C.

Pour moi, j'ai bien été
Pour y conter les miennes;
Pour moi, j'ai bien été
Pour y conter les miennes;
Mais je n'ai point trouvé
Le sujet qui m'y mène.

Ho! ho!
Que les amants, les amants ont de peines,
Ho! ho!
Que les amants
Ont de pein' en aimant!

Qu'un gai rossignolet,
Chantant à perdre haleine,
Qu'un gai rossignolet,
Chantant à perdre haleine,
Disant dans son latin
Cette chanson certaine :

Ho! ho!
Que les amants, les amants ont de peines,
Ho! ho!
Que les amants
Ont de pein' en aimant!

Les filles n'aiment point
Ceusse-là qui les aiment;
Les filles n'aiment point
Ceusse-là qui les aiment;
Pour moi, je le sais bien,
Car la mienne est de même.

Ho! ho!
Que les amants, les amants ont de peines,
Ho! ho!
Que les amants
Ont de pein' en aimant!



QUE LES AMANTS ONT DE PEINE!

Je me suis souvenu, en relisant cette chanson, d'un lied alsacien qui lui ressemble; car c'est dans tous les pays que souffrent les amants et que les belles sont trompeuses.

LE GARÇON

Je vais à la fontaine, — mais je n'y bois point; — je cherche ma mignonne, — mais ne la trouve point.

Je m'assieds donc tout seul — dessus le gazon vert; — et deux roses tombent, — deux roses dans mon giron.

Ces deux petites roses — ne me servent de rien; — n'est-ce pas ma mignonne — qui les cueille pour moi?

Ces deux petites roses, — ce sont des roses rouges; — ma mignonne vit-elle encore, — ou bien est-elle morte?

Je promène mes yeux — de ci, de là, partout; — j'aperçois ma mignonne — près d'un autre, là-bas.

Elle lui jette les roses, — et les roses m'atteignent; — elle pensait qu'elle était seule; — et tout cela ne vaut rien du tout.

Dis, es-tu ma mignonne? — dis, me veux-tu du bien? — eh bien, plante les deux roses, — plante-les dans mon chapeau.

LA FILLE

Est-ce que tu vas partir? — tu as bien le temps encore!

LE GARÇON

Oui, je m'en vais partir, — et mon chemin est long — Partir vers un pays — où les amours fidèles ne sont pas trahies par les jeunes filles.

LA FILLE

Mignon, reste au logis, — car ce pays n'existe pas.



LA FILLE DU PRÉSIDENT







LA-BAS dans la prairie,

Tout en me promenant,

J'ai rencontré Sylvie,

Fille d'un président.

Faut-il souffrir tant de peines

Pour aimer tendrement?

LA FILLE DU PRÉSIDENT

Allegretto

PIANO.

p *p*

dolce.

Là bas, dans la prai - ri - e, Tout - en me pro - menant,

p

pp *mf*

J'ai ren - con - tré Sylvi - e, Fil - le d'un pré - si - dent; Faut - il souf -

pp *sf* *pp* *sf*

bien en mesure. *espress.* *pp*

- frir tant de pei - nes Pour ai - mer ten - dre - ment

sf *pp* *mf* *pp*

A. G.

Elle était endormie,
Au pied d'un rosier blanc.
Le vent leva sa jupe,
Je vis son genou blanc.

Faut-il souffrir tant de peines
Pour aimer tendrement?

Le vent leva sa jupe,
Je vis son genou blanc,
Ses bas couleur de rose,
Ah! qu'ils étaient charmants!

Faut-il souffrir tant de peines
Pour aimer tendrement?

Ses bas couleur de rose,
Ah! qu'ils étaient charmants!
Et encore autre chose,
Ah! qui me plaisait tant!

Faut-il souffrir tant de peines
Pour aimer tendrement?

Et encore autre chose,
Ah! qui me plaisait tant!
Oserai-je, mesdames,
Vous le dire en chantant?

Faut-il souffrir tant de peines
Pour aimer tendrement?

Oserai-je, mesdames,
Vous le dire en chantant?
C'était sa jarretière,
Faite d'un ruban blanc.

Faut-il souffrir tant de peines
Pour aimer tendrement?



LA FILLE DU PRÉSIDENT

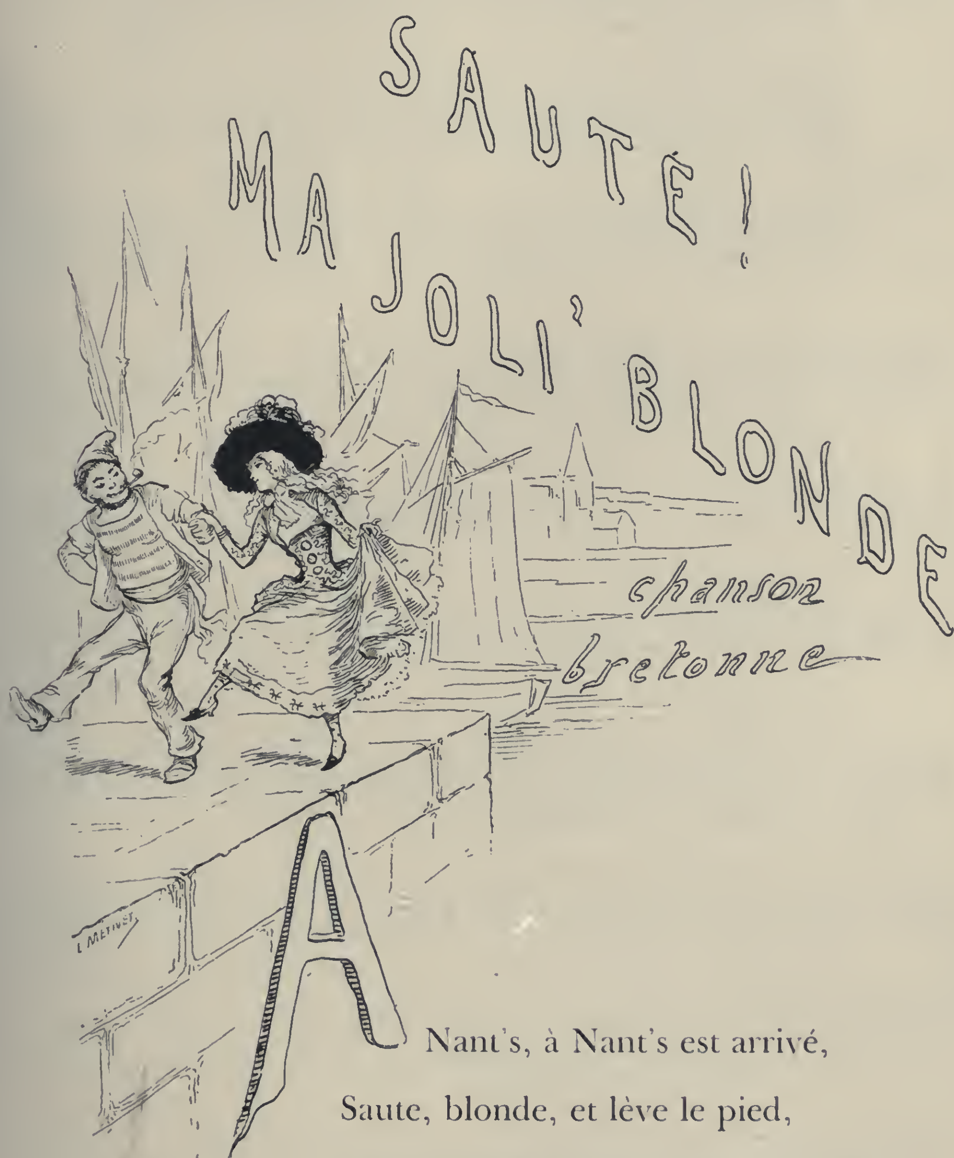
C'est une de ces chansons qui inspirent quelques doutes sur la réelle paysannerie des chansons populaires. Se peut-il qu'elle soit véritablement villageoise, qu'elle ait été inventée autour des feux de la Saint-Jean, ou aux veillées d'hiver, par quelque poète inconscient, cette odelette si sournoise et si raffinée? Et diffère-t-elle beaucoup, je vous prie, des chansons que M. de la Borde, valet de chambre du Roi, dédiait à la reine Marie-Antoinette? Jolie, certes elle l'est, mais jolie comme un camaïeu au-dessus de la porte du boudoir où la marquise cause avec le petit abbé, pendant que le colporteur offre et vante les livres nouveaux; et n'en ferait-on pas un agréable trumeau pour la glace où, avant d'entrer en scène, mademoiselle Duthé mire une fois encore le bon air que lui donne une mouche au coin de l'œil? Le « rosier blanc » n'est mis là que pour donner à la chanson une apparence d'ingénuité; et le berger, qui rencontra la fille du président, et qui fait tant de façons pour dire qu'il lui a vu la jarretière, gardait certainement, sur le bord d'un ruisseau d'eau de senteur, des agneaux enrubannés de soie comme la jambe de Sylvie, aux bas couleur de rose.



SAUTE! MA JOLIE BLONDE




Lucien Métivet



A Nant's, à Nant's est arrivé,
Saute, blonde, et lève le pied,
Trois beaux navir's chargés de blé ;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

SAUTE, MA JOLIE BLONDE

CHANT

Gaiement.

PIANO.

A Nant's, A Nant's est ar - ri - vé, Sau - te, blon - de et. lè - ve le pied! Trois beaux na - vir's chargés de blé,. Sau - te, blon - de, ma jo - li' blon - de, Sau - te, blon - de, et lè - ve le pied!

a Tempo.

A. G.

Trois beaux navir's chargés de blé,
Saute, blonde, et lève le pied;
Trois dam's s'en vont les marchander;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Trois dam's s'en vont les marchander,
Saute, blonde, et lève le pied;
Beau marinier, combien ton blé?
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Beau marinier, combien ton blé?
Saute, blonde, et lève le pied;
Je le vends six francs le demay;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Je le vends six francs le demay,
Saute, blonde, et lève le pied;
Il n'est pas cher, s'il est bon blé;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Il n'est pas cher s'il est bon blé,
Saute, blonde, et lève le pied;
Entrez, madam', vous le voirrez;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Entrez, madam', vous le voirrez,
Saute, blonde, et lève le pied;
Mais quand la dame y fut entré',
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Mais quand la dame y fut entré',
Saute, blonde, et lève le pied;
Le marinier pousse à nager,
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Le marinier pousse à nager,
Saute, blonde, et lève le pied;
Mets-moi-z-à terr', beau marinier,
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Mets-moi-z-à terr', beau marinier,
Saute, blonde, et lève le pied;
Car j'entends mes enfants crier;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Car j'entends mes enfants crier,
Saute, blonde, et lève le pied:
Vous mentez, la bell', vous mentez;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Vous mentez, la bell', vous mentez,
Saute, blonde, et lève le pied;
Jamais enfant n'avez porté;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Jamais enfant n'avez porté,
Saute, blonde, et lève le pied;
S'il plaît à Dieu, vous en aurez;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

S'il plaît à Dieu, vous en aurez,
Saute, blonde, et lève le pied;
Et ce sera d'un marinier;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Et ce sera d'un marinier,
Saute, blonde, et lève le pied;
Il portera chapeau ciré,
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Il portera chapeau ciré,
Saute, blonde, et lève le pied;
Un épissoir à son côté;
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.

Un épissoir à son côté,
Saute, blonde, et lève le pied;
Une culotte goudronné';
Saute, blonde, ma joli' blonde,
Saute, blonde, et lève le pied.



SAUTE, BLONDE, MA JOLI' BLONDE!

Chanson de matelot, — rythmée par le va-et-vient de la vague et les ahans de rameurs joyeux! Et c'est très bien fait, cette aventure, pour les beaux messieurs de la ville, qui sont habillés de soie et de velours, qui habitent dans des maisons toutes dorées, et, après de bons repas, s'endorment dans des lits moelleux. Eh quoi, ils auraient tout ce qui est agréable et charmant, ces citadins paresseux, tandis que les matelots goudronnés luttent avec la mer mauvaise, et souffrent le froid et souffrent le chaud, et dorment sur la planche et mangent le dur biscuit! Non, certes! Aux gens des villes les gens de mer prendront les belles femmes, qui sont le vrai plaisir de la vie, et ils les emmèneront sur la mer lointaine, pour en user à leur gré. Saute, blonde, ma joli' blonde! saute dans le navire qui appareille pour les terres inconnues! Donne à tous ces exilés les consolations du baiser et du sourire. Certes, ils aiment la mer, si cruelle et terrible qu'elle soit, mais elle leur sera plus chère, quand ils t'enlaceront dans ses bonaces et dans ses tempêtes; et comme les étoiles leur paraîtront plus jolies, reflétées dans l'azur pailleté d'or de tes yeux profonds, joli' blonde!



LE FLAMBEAU ÉTEINT




LUCIEN METIVET

Le flambeau éteint

chanson nivernaise.



Qui veut ouïr une chanson,
Celle de la belle Marguerite?
Son pèr' lui fit faire une tour,
C'est pour le restant de ses jours.

— La bell', j'irai vous voir,
Mais je crains fort votre père.
— Mon beau galant, si vous venez,
Je mettrai flambeau pour enseigne;
Aussitôt qu'il s'allumera,
Je vous pri' d'avancer le pas.

L. Métivet

Midderigh sc

LE FLAMBEAU ÉTEINT

Andante. p 1er Couplet.

CHANT.

PIANO. p

Qui veut ou - ïr u - ne chan - son Cel - le de la bel - le Margue - ri - te; Son pèr' lui fit faire u - ne tour C'est pour le restant de ses jours!

suivez. pp.

2e Couplet. p

La bel - le, j'irai vous voir Mais je crains fort vo - tre pè - re, Mon beau ga - lant Si vous ve - nez Je mettrai flambeau pour en - sei - gne, Aussi - tôt qu'il s'al - lu - me - ra, Je vous pri' d'a - van - cer le pas

p

(Pour le dernier Couplet.) rit.

Sur la plus haut' branch' du bois s'en va mou - ri!

(Suivez pour finir)

E. C.

Lorsqu' est v'nu su l'heur' d' minuit,
Ce beau flambeau d'amour s'allume.
Regarde en haut, regarde en bas,
Voyant ton ami-z-au trépas;
Regarde en bas, regarde en haut,
Voyant ton ami-z-au tombeau.

— O mère, ô mère, cruelle mère,
Père malfaisant, mère malfaisante,
Tu lui as ravi l'âme du corps,
Et à présent le voilà mort!

Si n' fallait qu'une pinte de mon sang
Pour le tirer de dans la peine,
Avec la pointe de mes ciseaux,
Oh! je me piquerais les veines;
Je me les piquerais si fort
Que le sang coulerait d'abord.

Je m'en irai dedans le bois,
Faire comme la tourterelle,
Lorsqu'elle a perdu son ami,
Sur la plus haut' branch' du bois,
S'en va mouri.



LE FLAMBEAU ÉTEINT

En Norwège, en Suède, en Danemark, comme en Bretagne, — et dans le Languedoc aussi, — on retrouve cette exquise et plaintive légende, écho du mythe ancien d'Héro et de Léandre. Ce n'est pas seulement l'Hellespont qu'a traversé l'amant nocturne! Son souvenir vit en la mémoire inconsciente des pêcheurs dans les fiords, ou des filles qui vont aux Pardons de Pen-Mark et aux assemblées de Castelnau-Magnoac. J'ai recueilli en Bavière cette jolie variante que je traduis pour vous :

LES ENFANTS DU ROI

Il y avait deux enfants du noble roi — qui s'aimaient tendrement l'un l'autre ; — ils ne pouvaient pas se rejoindre, — parce que l'eau était trop profonde.

Ah! cher petit homme, si tu savais nager! — Cependant essaye de nager vers moi; — j'allumerai trois petits cierges — qui te feront de la lumière.

Il y avait là une espiègle petite nonne — qui faisait comme si elle dormait; — elle souffla les cierges; — le cher petit homme se noya.

Oh! ma mère, ma très chère mère! — combien ma tête me fait mal! — Ne pourrais-je pas, un tout petit moment, — m'aller promener le long du lac?

Ah! ma fille, ma très chère fille! — tu ne dois pas sortir toute seule; — éveille ta plus jeune sœur — et fais-la aller avec toi.

Ah! ma mère, ma très chère mère! — ma sœur est encore une enfant; — elle cueille toutes les roses — qu'il y a dans la verte campagne.

Ah! ma fille, ma très chère fille! — tu ne dois pas sortir toute seule; — éveille ton plus jeune frère — et fais-le aller avec toi.

Ah! ma mère, ma très chère mère! — mon frère est encore un enfant; — il court après tous les lièvres — qu'il y a dans la verte campagne.

Cependant la mère s'endormit, — et la fille accomplit son dessein; — elle se promena tant et tant qu'enfin elle rencontra un pêcheur.

Elle regarda pêcher le pêcheur : — « Pêcheur, pêche-moi un beau bijou doré, — pêche-moi aussi un mort, — pêche-moi le fils du noble roi. »

Le pêcheur pêcha tant et tant — qu'enfin il pêcha un mort; — il le saisit par les cheveux — et le traîna sur le rivage.

Alors la jeune fille prit le mort dans ses bras — et le baisa sur la bouche : — « Adieu, mon père et ma mère, — nous ne nous verrons jamais plus! »



JOLI DRAGON





JOLI DRAGON..

CHANSON LANGUEDOCIENNE





JOLI dragon revenait de la guerre,
Joli dragon, ran pata pata plan,
Joli dragon revenait de la guerre.

Fille du roi était à sa fenètre,
Fille du roi, ran pata pata plan,
Fille du roi était à sa fenêtre.

« Joli dragon, donnez-moi votre rose,
Joli dragon, ran pata pata plan,
Joli dragon, donnez-moi votre rose.

JOLI DRAGON

Allegretto.

PIANO.

Jo - li dra - gon re - ve - nait de la guer - re, jo - li - dra - gon, Ran! pa ta pa ta plan! jo - li dra - gon, Re - ve - nait de la guer - re

rit.

suivez.

E. C.

Fille du roi était à sa fenêtre,
Fille du roi, ran pata pata plan,
Fille du roi était à sa fenêtre.

« Joli dragon, donnez-moi votre rose;
Joli dragon, ran pata pata plan,
Joli dragon, donnez-moi votre rose.

— Fille du roi, elle est pour ma fiancée,
Fille du roi, ran pata pata plan,
Fille du roi, elle est pour ma fiancée.

— Joli dragon, demand'-moi à mon père,
Joli dragon, ran pata pata plan,
Joli dragon, demand'-moi à mon père.

— Sire, mon roi, donnez-moi votre fille,
Sire, mon roi, ran pata pata plan,
Sire, mon roi, donnez-moi votre fille.

— Joli dragon, tu n'es pas assez riche,
Joli dragon, ran pata pata plan,
Joli dragon, tu n'es pas assez riche.

— J'ai trois vaisseaux dessus la mer qui brille,
J'ai trois vaisseaux, ran pata pata plan,
J'ai trois vaisseaux dessus la mer qui brille.

L'un est couvert d'or et d'argenterie,
L'un est couvert, ran pata pata plan,
L'un est couvert d'or et d'argenterie.

L'autre sera pour embarquer ma mie,
L'autre sera, ran pata pata plan,
L'autre sera pour embarquer ma mie.

— Joli dragon, je te donne ma fille,
Joli dragon, ran pata pata plan,
Joli dragon, je te donne ma fille.

— Sire, mon roi, je vous en remercie,
Sire, mon roi, ran pata pata plan,
Sire, mon roi, je vous en remercie.

Dans mon pays y en a de plus jolies,
Dans mon pays, ran pata pata plan,
Dans mon pays y en a de plus jolies. »



JOLI DRAGON

A quoi donc les filles de roi passeraient-elles le temps, sinon à guetter de leur fenêtre ou de leur balcon d'or les beaux jeunes soldats qui reviennent de la guerre? Dans toutes les provinces de France, vous la trouverez, la jolie chanson où le dédain du vainqueur pour les princesses est comme une revanche populaire sur l'orgueilleux défi des seigneurs et des rois. Mais les variantes en sont innombrables; et le texte varie non seulement de contrée en contrée, mais, dans la même région, il se transforme de vingt façons. Je me souviens très nettement d'avoir, enfant, dans mon pays de Gascogne, entendu le second vers de chaque couplet modifié ainsi : « Ran, ran, ran, ran pata plan d'honneur! » et, en énumérant ses richesses, le joli dragon disait :

J'ai trois vaisseaux, tous de la Martinique,
Ran, ran, ran, ran pata plan d'honneur,
Tous de la Martinique!

J'ai trois moulins, tous les trois font farine,
Ran, ran, ran, ran pata plan d'honneur,
Tous les trois font farine.

Étrange dragon qui a des vaisseaux sur la mer et des moulins sur la colline! Mais toujours la chanson conclut à la princesse dédaignée pour les chers yeux et le franc cœur de la belle fille qui attend fidèlement au pays le retour du fiancé. Qui sait si Victor Hugo ne l'avait pas entendue, cette ironique tambourinade? et c'est peut-être avec la légende de *Joli Dragon* qu'il a fait ce chef-d'œuvre : *La chanson des aventuriers de la mer.*

NIQUE NAC NO MUSE!




Metivet

Nique nac no muse

chanson normande



La bell', si nous étiom' dedans su haut bois,
La bell', si nous étiom' dedans su haut bois,
On s'y mangeriom fort bien des noix,
On s'y mangeriom fort bien des noix,
On s'en mangeriom' à note loisi,
Nique nac no muse!
Belle, vous m'avez t'embarlifi, t'embarlificoté
Par votre beauté.



L. METIVET. MICHELET. SC.

NIQUE NAC NO MUSE!

Allegretto.

PIANO.

mf

La bell', si nous é - tions de dans ce haut bois, La bell' si nous é - tions de dans ce haut bois, On s'y mange - riom' fort bien des noix, On s'y mange - riom' fort bien des noix; On s'en mange - riom' à no - te loi - si, Nique nac no mu - - se!.

a tempo. *ff*

Bel - le, vous m'a - vez t'em - bar - li - fi, t'em - bar - li - fi - co - té, Par vo - tre beau - té!

p riten. *pp suivez.* *mf*

E. C.

La bell', si nous étiom' devant su vivier,
La bell', si nous étiom' devant su vivier,
On s'y mettriom des p'tits canards nager,
On s'y mettriom des p'tits canards nager,
On s'en mettriom' à note loisi,
Nique nac no muse!
Belle, vous m'avez t'embarlifi, t'embarlificoté
Par votre beauté.

La bell', si nous étiom' dedans su fourneau,
La bell', si nous étiom' dedans su fourneau,
On s'y mangeriom des p'tits pâtés tout chauds,
On s'y mangeriom des p'tits pâtés tout chauds,
On s'en mangeriom' à note loisi,
Nique nac no muse!
Belle, vous m'avez t'embarlifi, t'embarlificoté
Par votre beauté.

La bell', si nous étiom' dedans su jardin,
La bell', si nous étiom' dedans su jardin,
On s'y chanteriom soir et matin,
On s'y chanteriom soir et matin,
On s'y chanteriom' à note loisi,
Nique nac no muse!
Belle, vous m'avez t'embarlifi, t'embarlificoté
Par votre beauté.



NIQUE NAC NO MUSE!

Cette chanson, dit M. Weckerlin, nous a été chantée par un brave cultivateur aux environs de Caen... Nous avons souvent entendu chanter les paysans de Normandie en pleine campagne; ils donnent leur voix à pleins poumons et la soutiennent sur chaque note jusqu'à extinction de respiration. Leurs airs sont presque toujours en mineur et ressemblent plutôt à des psalmodies qu'à des chansons. Ce que celle-ci a de particulièrement remarquable, ce sont ces syllabes bizarres, *nique nac no muse!* M. Champfleury, si érudit qu'il soit en ce qui concerne la chanson populaire, — et sur beaucoup d'autres points, — renonce à trouver le sens de ces sonorités singulières, et il ajoute : « Certainement l'Académie des inscriptions et belles-lettres n'aurait pas perdu son temps le jour où elle pourrait expliquer le sens de *Mystico dar dar tire lire,* — et de *Cli, clo, cla, la lirette, la liron,* — et de *Mirliton, mirlitaine,* — et de *la faridondaine, gué, la faridondaine,* — et de *Tur lu tu tu rangaine,* — et de *Tron, tron, tron, tire liti taine,* — et de *Tan ti tan ture lure lure.* » Et d'autres interjections de la chanson populaire, — aux refrains ou parmi les couplets, — ne sont pas moins obscures. Que signifie dans le pays limousin : *Eh! youp la verdi la verdon,* et *la verduretti,* et *la verdurinette?* Mais les plus inexplicables de ces onomatopées se trouvent certainement dans cette extraordinaire chanson :

Mon père me marie,
Petite Jeanneton, glin glon,
Et n'en savait rien faire
Qu'à garder la maison,
Au son de la bigournoise,
Sous des noises, des pommes,
Des figues, des fraises, et bon!
Y a-t-y pas de la glin, glon, glon,
Gloria de la digue don don,
Gloria de la caderata,
De la bigournoise, ô gai!
L'espoir, c'est de la bigournoise.



VIVE LA ROSE ET LE LILAS!







Mon amant me délaisse,
O gai! vive la rose!
Je ne sais pas pourquoi,
Vive la rose et le lilas!
Je ne sais pas pourquoi,
Vive la rose et le lilas!

Il va-t-en voir une autre,
O gai! vive la rose!
Qu'est plus riche que moi,
Vive la rose et le lilas!
Qu'est plus riche que moi,
Vive la rose et le lilas!

VIVE LA ROSE ET LE LILAS!

CHANT

PIANO.

Mon

FIN.

a- mant me dé - lais - se, ô gué, vi-ve la ro - se!

Je ne sais pas pourquoi, vi-ve la rose et le li-las!

je ne sais pas pourquoi Vi-ve la rose et le li - las!

A. G.

Il va-t-en voir une autre,
O gai! vive la rose!
Qu'est plus riche que moi;
Vive la rose et le lilas!
Qu'est plus riche que moi;
Vive la rose et le lilas!

On dit qu'elle est plus belle,
O gai! vive la rose!
Je n'en disconviens pas,
Vive la rose et le lilas!
Je n'en disconviens pas,
Vive la rose et le lilas!

On dit qu'elle est malade,
O gai! vive la rose!
Peut-être elle en mourra,
Vive la rose et le lilas!
Peut-être elle en mourra,
Vive la rose et le lilas!

Mais si ell' meurt dimanche,
O gai! vive la rose!
Lundi on l'enterr'ra,
Vive la rose et le lilas!
Lundi on l'enterr'ra,
Vive la rose et le lilas!

Mardi i' r'viendra m' voire,
O gai! vive la rose!
Mais je n'en voudrai pas,
Vive la rose et le lilas!
Mais je n'en voudrai pas,
Vive la rose et le lilas!



VIVE LA ROSE ET LE LILAS!

Ah! la cruelle petite personne! Pour un peu elle ajouterait qu'elle suivra, en sautillant sur un air de danse, l'enterrement de sa rivale. Mais toutes ces vilaines paroles, elle les chante derrière des touffes de lilas et de roses, et à cause des fleurs, la grimace de sa colère ressemble fort à un sourire. Une autre chanson de la même province est tout à fait morne et terrible : c'est la *Femme du roulier*.

La pauvre femme,
C'est la femme du roulier,
S'en va dans tout le pays
Et d'auberge en auberge,
Pour chercher son mari,
Tireli,
Avec une lanterne.

Madam' l'hôtesse,
Mon mari est-il ici?
Oui, madame, il est là-haut,
Là dans la chambre haute,
Et qui prend ses ébats,
Tirela,
Avecque la servante.

Allons, ivrogne,
Retourn' voir à ton logis,
Retourn' voir à ton logis,
Tes enfants sur la paille,
Tu manges tout ton bien,
Tirelin,
Avecque des canailles.

Madam' l'hôtesse,
Qu'on m'apporte du bon vin,
Qu'on m'apporte du bon vin,
Là, sur la table ronde,
Pour boir' jusqu'au matin,
Tirelin,
Pour que ma femme gronde.

La pauvre femme
S'en retourne au logis.
Elle dit à ses enfants :
Vous n'avez plus de père,
Je l'ai trouvé couché,
Tirelé,
Avec une autre mère.
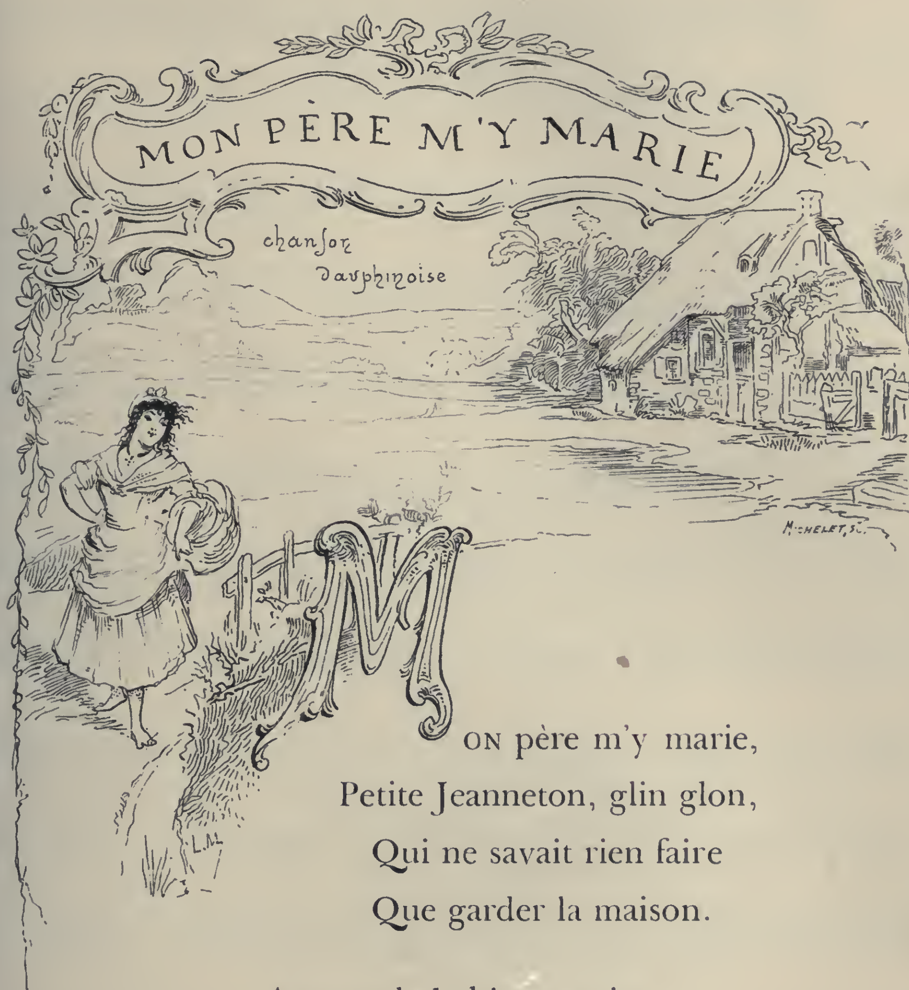
Eh bien, ma mère,
Mon père est un libertin,
Mon père est un libertin,
Il se nomme Sans-Gêne,
Nous sommes ses enfants,
Tirelan,
Nous ferons tous de même.



MON PÈRE M'Y MARIE




Lucien Metivet



Mon père m'y marie,
Petite Jeanneton, glin glon,
Qui ne savait rien faire
Que garder la maison.

Au son de la bigournoise
Sous des noises, des pommes,
Des figues, des fraises, et bon!
Y a-t-y pas de la glin, glon, glon,
Gloria de la digue don don,
Gloria de la caderata,
De la bigournoise, ô gai!
L'espoir, c'est de la bigournoise.

MON PÈRE M'Y MARIE

PIANO.

Mon pè - re my ma - ri - e, pe - ti - te Jean-ne -

Fin.

- ton glin glon qui ne sa-vait rien fai - re que garder la mai - son Au son de la

bi - gournoi - se sous des nois'des pom - mes, des fi-gues des fraises et bon ya t'y pas de

la glin glin glon glo-ri-a de la diguedon don glo-ri-a de la ca-de-ra-ta de la bi-gour-

Ped.

- noise o gué l'espoir, l'es-poir, l'espoir, l'es-poir c'est de la bigour - noi - se

A. G.

On l'envoyait aux herbes,
Aux herbes, au cresson, glin glon,
Le jonc était si faible,
Qu'elle a coulé à fond.

Au son de la bigournoise, etc.

Passent trois militaires,
Trois fort jolis garçons, glin glon.
— Que donn'rez vous, la belle,
Si nous vous retirons?

Au son de la bigournoise, etc.

— J'ai cent écus en gage,
Cela n'est-il pas bon, glin glon?
— Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons.

Au son de la bigournoise, etc.

C'est votre cœur volage,
Savoir si nous l'aurons, glin glon.
— Oh! pour mon cœur volage,
Je l'ai mis aux poissons.

Au son de la bigournoise, etc.

Qui a fait la chansonnette?
Sont trois jolis garçons, glin glon;
L'ont faite et composée
En parlant d' la Jeann'ton.

Au son de la bigournoise, etc.



MON PÈRE M'Y MARIE

La Saintonge et le Poitou chantent de cette chanson une jolie variante :

Quand j'étais chez mon père
Petite Jeanneton,
J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson.
Tant dormir, tant dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

La fontaine est profonde;
Mon pied glissa-t-au fond,
Par le chemin passèrent
Trois cavaliers barons.
Tant dormir, tant dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

Que donnerez-vous, belle,
Que nous vous tarissions?
— « Tirez, tirez, dit-elle,
Après ça, nous verrons. »
Tant dormir, tant dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

Quand la bell' fut tirée,
Ell' leur dit un' chanson.
« Ce n'est pas ça, la belle,
« Ce que nous demandons. »
Tant dormir, tant dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

« Ce sont vos amourettes
« Si nous les méritons. »
« — Des amourett', dit-elle,
« Nous vous en fricass'rons. »
Tant dormir, tant dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

« Des amourett', dit-elle,
« Nous vous en fricass'rons,
« Dans la poêle aux châtaignes
« Qui n'aura pas de fond. »
Tant dormir, tant dormir, belle,
Tant dormir n'est pas bon.

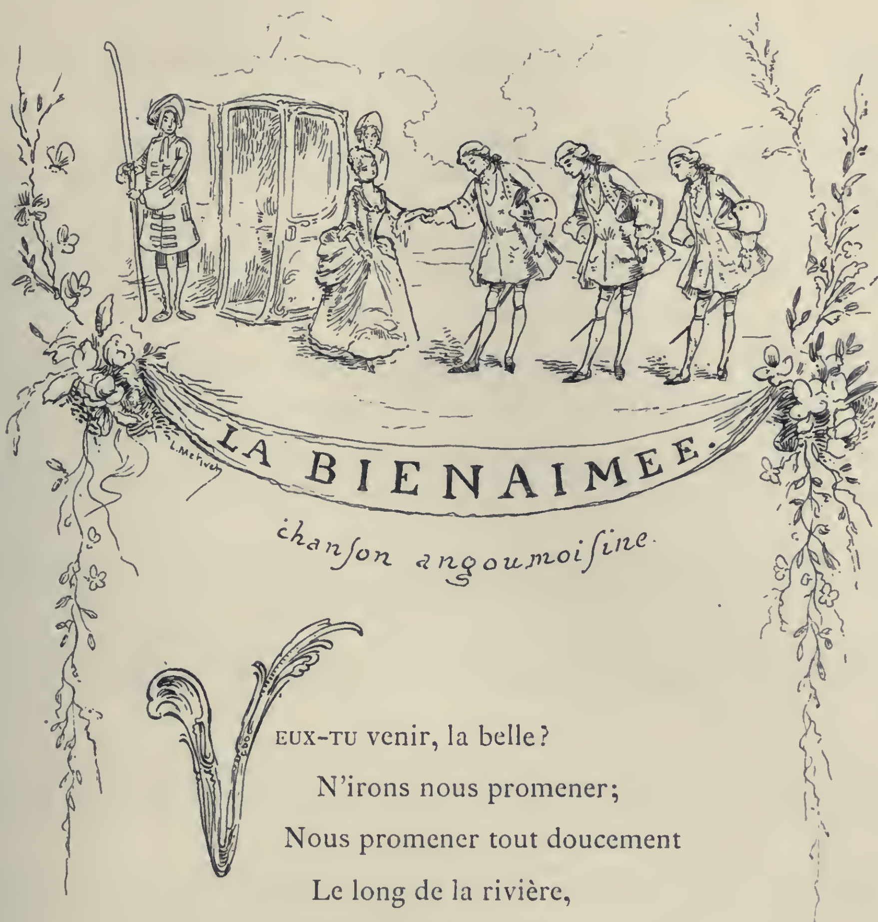
Mais une variante tout à fait inattendue de cette chanson d'amourette, c'est celle qu'on chantait dans l'Angoumois et en Poitou au temps du premier Empire :

Quand j'étais chez mon père
Petite Jeanneton,
J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson.
A bas les royalistes!
Vive Napoléon!



LA BIEN-AIMÉE


Métivet



Veux-tu venir, la belle?
N'irons nous promener;
Nous promener tout doucement
Le long de la rivière,
Avecque trois gentils garçons;
Tu s'ras la bien-aimée.

Son père, aussi sa mère,
S'en fur't pour la chercher.
L'ont tant cherché', l'ont bien trouvé',
Le long de la rivière,
Avec les trois gentils garçons;
Elle est la bien-aimée.

LA BIEN-AIMÉE

Moderato.

CHANT.

PIANO.

mf

Veux-tu venir la belle? N'irons nous promener Nous promener tout doucement Le long de la rivière,

Variante pour les 2 derniers Couplets.

Et un qui fait mon lit, L'autre bross' mes habits L'autr' peigne ma coiffure,

sf

f

Avec que trois gentils garçons, Tu s'ras la bien aimée!

Variante pour le 3e Couplet.

Ils tienn' leurs chapeaux à la main, Mademoisell' Voulez-vous boire.

E. C.

Son père, aussi sa mère,
S'en fur't pour la chercher.
L'ont tant cherché', l'ont bien trouvé',
Le long de la rivière,
Avec les trois gentils garçons;
Elle est la bien-aimée.

— Veux-tu venir, ma fille?
N'irons à la maison.
— Non, non, papa, non, non, maman,
Je suis la bien-aimée.
Avec les trois gentils garçons
Je veux rester fillette.

Si vous saviez, mon père,
Comm' je suis bien ici!
Et un qui fait mon lit,
L'autre bross' mes habits,
L'autr' peigne ma coiffure,
Et l'autre range mes cheveux
A la mode jolie.

Si vous voyiez l' dimanche,
Je suis encor' bien mieux.
Et l'un qui coup' mon pain,
L'autr' qui tire le vin,
Et l'autr' qui verse à boire.
Ils tienn't leurs chapeaux à la main :
« Mademoisell', voulez-vous boire? »



LA BIEN-AIMÉE

C'est en Poitou, un jour où l'on avait planté le Mai, que M. Jérôme Bugeaud a entendu cette chanson qui nargue le mariage et donne de mauvais conseils aux jeunes filles. La plantation du Mai, telle que la raconte l'érudit et ingénieux assembleur de chants et chansons populaires, est une jolie coutume. La nuit, les amoureux vont déposer en tapinois leur bouquet dans les endroits où leur mie saura les découvrir; ils ont grand soin cependant de choisir les lieux écartés, de façon que personne avant la bachelette ne puisse mettre la main sur cette gerbe de fleurs parlantes, réséda, souci, myrte, myosotis, lierre, qui disent chacun leur petit mot d'amour; car un rival aurait tôt fait de dénicher l'hommage et d'y substituer le sien. Parfois le Mai est une branche d'aubépine aux rameaux de laquelle sont suspendus de légers présents : oranges, gâteaux, rubans; parfois aussi la branche d'aubépine est remplacée par une ramure en menuiserie bien plantée sur un large pied. — Ce Mai n'est pas toujours une déclaration, un hommage; il peut être un reproche, une ironie. C'est ainsi qu'une fille qui aura failli ne trouvera sur sa porte qu'un énorme chou, — les enfants ne poussent-ils pas dans les choux? Une coquette n'aura sur sa fenêtre qu'un bouquet de cardonnette; — son cœur est un cœur d'artichaut, une feuille pour chacun. Une autre recevra un soleil qui dit sottise et vanité, et dont les fruits engraissent les volailles; celle-ci, un chardon cher aux ânes, et bien d'autres choses...

Au premier jour de mai se rattachent encore différents usages. En Vendée, les paysans plantent une belle tige d'aubépine en fleur sur leur fumier, afin que le blé en grenier ne germe pas. Ils la laissent jusqu'à ce que les fleurs en soient fanées.

En Saintonge, les amoureux vont se rouler nus dans la rosée, pour être aimés de qui ils aiment. Cela s'appelle *prendre l'aiguail de Mai.*

Dans certaines parties de l'Angoumois, et j'ignore le but de cette coutume, les paysans mangent dès le matin une tartine de fromage blanc, après quoi ils se frottent les dents avec la pièce de monnaie de la plus grande valeur qui soit à la maison.



MARGUERIDETTE




L. Métivet

MARGUERIDETTE

CHANSON AGENOISE.



ARGUERIDETTE au bord du bois,
Qui pleure, qui soupire,
Margueridette au bord du bois,
Qui pleure, qui soupire,
Qui n'ose point passer le bois,
De peur d'être surprise.

Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?
Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?

MARGUERIDETTE

A. G.

Un officier vient à passer,
Sur son cheval l'a prise.
Un officier vient à passer,
Sur son cheval l'a prise.
— Belle, peut-on vous demander
De qui vous êtes fille?

Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?
Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?

— Je suis la fille du bourreau,
Du bourreau de la ville,
Je suis la fille du bourreau,
Du bourreau de la ville.
Quand ils ont eu passé le bois,
Elle s'est mise à rire.

Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?
Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?

— Belle, peut-on vous demander
Ce qui vous fait tant rire?
Belle, peut-on vous demander
Ce qui vous fait tant rire?
— Je ris de moi, je ris de toi,
Je ris de ta sottise.

Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?
Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?

Je suis la fille du seigneur,
Du seigneur de la ville,
Je suis la fille du seigneur,
Du seigneur de la ville.
— Revenons, belle, dans le bois,
Je vous donne cent livres.

Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?
Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?

— Ni pour deux cents, ni pour trois cents,
Ni même pour cent mille.
Ni pour deux cents, ni pour trois cents,
Ni même pour cent mille.
Il fallait plumer la perdrix,
Pendant qu'elle était prise.

Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?
Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?

Je vois Paris, je vois Rouen,
Je vois la Normandie,
Je vois Paris, je vois Rouen,
Je vois la Normandie,
Je vois la ville à mon galant,
Grand Dieu, qu'elle est jolie!

Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?
Sommes-nous au milieu du bois?
Sommes-nous à la rive?



MARGUERIDETTE

Cette jolie chanson moqueuse, — dont le sujet a tenté plus d'une fois la muse paysanne, et que j'ai retrouvée, à peu près semblable, dans un des plus vieux romanceros de la Castille, — a été recueillie par un très délicat érudit, M. Jean-François Bladé, qui a puisé, dans l'Armagnac et dans l'Agenais, aux sources bientôt taries de la littérature populaire. « Parmi ceux, dit-il, que j'interrogeai jadis, beaucoup sont morts, et d'autres ont quitté la terre natale. La mémoire de ceux qui restent a souvent faibli. Je les voyais renouer péniblement leurs souvenirs. Les vieillards m'accueillaient avec de tristes sourires. — A quoi bon? — Les jours perdus ne reviennent pas! — Les vieilles chansons ne rendent pas la jeunesse. » *Margueridette* a été dictée à M. François Bladé par madame Bache, de Mauvezin (Gers), et par Françoise Lalanne, de Lectoure. Mais d'autres chanteurs et d'autres chanteuses, — Blandeau le Néracais; Léonie Dupuy, du Castera-Verdugan; Justine Dutilh, de Marmande; Marie Leaulon, de Gontaud, — lui ont dit d'autres chansons; et celle-ci, — *le Jeune Soldat,* — n'est-elle pas tout à fait tendre et charmante?

C'est un jeune soldat,
Qui est parti pour l'armée,
Dans son cœur regrettant
Sa belle tant aimée.

Le soldat est allé
Trouver son capitaine.
— Bonjour, mon capitaine,
Donnez-moi mon congé.

Pour aller voir Nanette,
Car je meurs de regret;
Pour aller voir Nanette,
Et puis je reviendrai.

Le capitain' répond :
— Voilà ton passeport.
Pars; va-t'en voir Nanette,
Et reviens à Lyon.

Le soldat est allé,
Est allé chez son père.
— Bonjour, mes père et mère,
Frères, sœurs et parents.

Bonjour, mes père et mère,
Frères, sœurs et parents;
Où est-elle, Nanette,
Celle que j'aime tant?

— Soldat, Nanette est morte,
Elle n'est plus ici.
Elle a son corps en terre,
Son âme en paradis.

Le bon soldat s'en va
Prier Dieu sur sa tombe.
Nanette se montra
En forme de colombe.

Le bon soldat repart,
La tristesse dans l'âme;
S'en revient à Lyon,
Le désespoir dans l'âme.

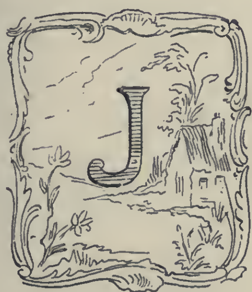
— Bonjour, mon capitaine,
Me voici de retour;
Puisque Nanette est morte,
Je veux servir toujours.



LA MORT DE LA BRUNE


Lucien Métivet





Je n'avais que quinze ans,
J'allais voir une brune,
Je n'avais que quinze ans,
J'allais voir une brune,
J'allais la voir
D'un cœur bien tendrement,
J'allais la voir, ma mi', souvent.

LA MORT DE LA BRUNE

Sans lenteur et avec mélancolie.

dolce

PIANO.

p e sost

pp

Je n'a-vais que quinze ans, J'al-lais voir u-ne bru-ne, Je n'a-vais que quinze ans, J'al-lais voir u-ne bru-ne,

pp

p

sempre dolce.

J'al-lais la voir D'un cœur bien ten-dre-ment, J'al-lais la voir, m'a mi,' sou-vent!

p

pp

sf

cresc.

mf

dim.

cresc.

f

sf

dim.

Pour finir.

cresc.

rit.

pp

E. C.

Et mais j'allais la voir,
C'est trois fois la semaine,
Et mais j'allais la voir,
C'est trois fois la semaine,
J'allais la voir
Pensant la réjoui',
J'allais la voir, ma mi', mouri'.

Elle est près de mouri',
Encore ell' m'y regarde,
Elle est près de mouri',
Encore ell' m'y regarde;
Elle a tiré
Sa main blanche du lit,
Pour dire adieu à son ami.

« — Galant, si vous m'aimez,
« Allumez-moi-z-un cierge,
« Galant, si vous m'aimez,
« Allumez-moi-z-un cierge,
« Vous le mettrez
« Au chevet de mon lit,
« Galant, pour m'éclairer mouri'.

« — Ah! ma mi', voulez-vous
« Le médecin de Nantes,
« Ah! ma mi', voulez-vous
« Le médecin de Nantes,
« De Fontenoy,
« Ou celui de Paris?
« Je vais, ma mi', aller le qu'ri. »

Quand fut à mi-chemin,
Son vieux père l'appelle;
Quand fut à mi-chemin,
Son vieux père l'appelle :
« — Tournez, tournez,
« Mon bel enfant chéri,
« Car votre brune vient d' fini'.

« — Père, si j'avais su
« Que ma mi' serait morte,
« Père, si j'avais su
« Que ma mi' serait morte,
« Je m' serais assis
« Au chevet de son lit,
« Je l'aurais vu, ma mi', mouri'.

« — Mon fils, n'y a-t-il pas
« D'autres filles en Nantes?
« Mon fils, n'y a-t-il pas
« D'autres filles en Nantes?
« N'y a-t-il pas
« La fill' du président,
« Qui a de l'or et de l'argent?

« — Père, j'aimerais mieux
« Ma mi' nue en chemise,
« Père, j'aimerais mieux
« Ma mi' nue en chemise,
« Et que non pas
« La fill' du président,
« Avec son or et son argent. »



LA MORT DE LA BRUNE

Cette belle élégie a été recueillie par M. Jérôme Bugeaud. On peut lui comparer une chanson, — très singulière par le désordre de son rythme, — qui fut chantée à M. Champfleury, en Franche-Comté, et qu'il cite, — mais la musique n'en a jamais été imprimée, — dans la pittoresque et érudite préface écrite pour les *Chansons populaires des provinces de France*.

Ce matin je me suis levé
Plus matin que la lune,
Pour aller voir ma mie
Que j'aimais tant
Depuis l'âge de quinze ans.

— Maman, apportez-moi
Mes habits de soie rouge,
Et mon épée qui est brodée d'argent;
Vers ma maîtresse je veux-t-aller.

A mon chemin le messager rencontre.
— Où t'en vas-tu, cher amant, si tranquille?
Ta bonne amie qui va mourir.
Aussitôt il pique son cheval d'éperon.

Vers sa maîtresse s'en est allé;
Tout entrant au logis de la belle
Il fit trois tours à l'entour de son lit,
Croyant sembler la réjouir.

— Amant, mon cher amant,
Ah! vous ne dites guères.
— Ah! j'ai le cœur si dur et si serré,
Car à présent je ne peux parler.

— Amant, mon cher amant,
Faites-moi faire un cierge,
Et vous l'allumerez à la tête de mon lit,
Car à minuit je vais mourir.

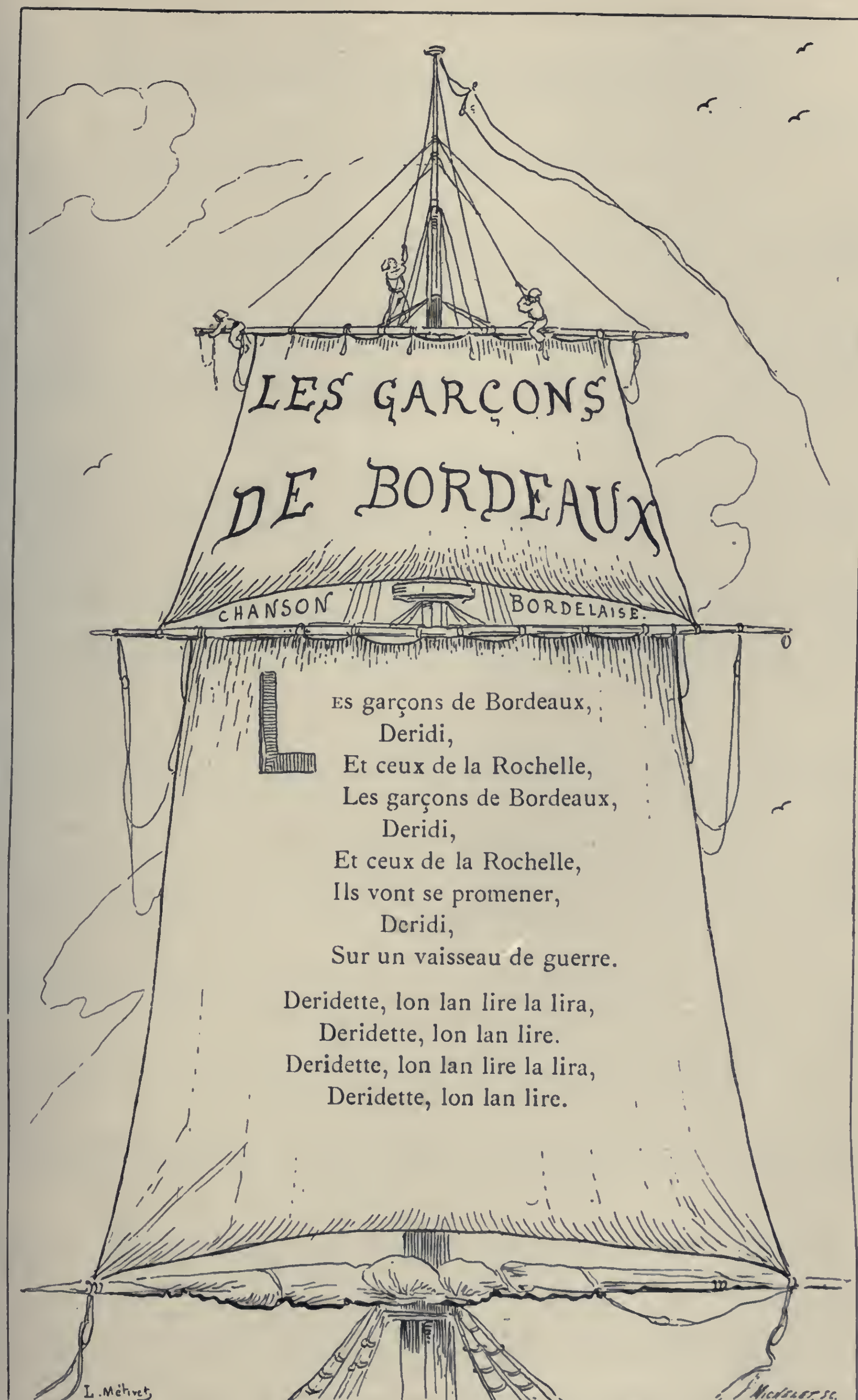
Les minuit qui sonnent
Et la belle qui trépasse.
Elle tire sa main blanche du lit,
Pour dire adieu à son ami.

— Maman, apprêtez-moi
Mes habits de soie noire
Et mon chapeau de velours brodé,
Le deuil d'amour je veux porter.

LES GARÇONS DE BORDEAUX







Les garçons de Bordeaux,
Deridi,
Et ceux de la Rochelle,
Les garçons de Bordeaux,
Deridi,
Et ceux de la Rochelle,
Ils vont se promener,
Deridi,
Sur un vaisseau de guerre.

Deridette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.
Deridette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.

LES GARÇONS DE BORDEAUX

Allegro.

PIANO

(Chant)

Les gar_çons de Bor_deaux, de_ri_di, Et ceux de la Ro_chel_ _le,

(Chœur)

Les gar_çons de Bor_deaux, de_ri_di Et ceux de la Ro_chel _ le

(Chant)

Ils vont se pro_me_ner, De_ri_di, Sur un vais_seau de guer _ re De_ri_ret_te lon, lan, li re la li_ra, De_ri_ret_te, lon lan li_ _re

(Chœur)

De_ri_ret_te, lon, lan li_re la li_ra, De_ri_ret_te lon lan li_ _re!

staccato.

E. C.

Ont pris sur le vaisseau,
Deridi,
Charmante marinière,
Ont pris sur le vaisseau,
Deridi,
Charmante marinière.
La belle, nuit et jour,
Deridi,
Pleure et se désespère.

Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.
Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.

— Menez-moi, matelot,
Deridi,
Chez mon père et ma mère,
Menez-moi, matelot,
Deridi,
Chez mon père et ma mère.
— Belle, vous n'irez pas,
Deridi,
Ils sont trop en colère.

Derirette, lon lan lire la lira,
Derirette, lon lan lire.
Deridette, lon lan lire la lira,
Derirette, lon lan lire.

— Laissez-moi, matelot,
Deridi,
Oh! que dira le monde?
Laissez-moi, matelot,
Deridi,
Oh! que dira le monde?
Laissez-moi me noyer,
Deridi,
Dedans la mer profonde.

Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.
Deridette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.

— Belle, ne pleure pas,
Deridi,
A dit le capitaine,
Belle, ne pleure pas,
Deridi,
A dit le capitaine.
Allons où tu voudras,
Deridi,
Ta volonté soit faite.

Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.
Deridette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.

Ne me connais-tu pas,
Deridi,
Ma petite charmante?
Ne me connais-tu pas,
Deridi,
Ma petite charmante?
Hier, nous étions là-bas,
Deridi,
Tous deux dedans ta chambre.

Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.
Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.

Hier, nous étions là-bas,
Deridi,
Tous deux dedans ta chambre,
Hier, nous étions là-bas,
Deridi,
Tous deux dedans ta chambre.
Rentrons, et nos parents,
Deridi,
Nous marieront ensemble.

Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.
Derirette, lon lan lire la lira,
Deridette, lon lan lire.



LES GARÇONS DE BORDEAUX

Dans cette amusante chanson, qui fut chantée à M. Bladé, dans le Gers, par un maçon nommé Dortes, — en compagnonnage Casterà-la-Tendresse, — les garçons de Bordeaux se montrent autrement retenus que les marins arrivés à Nantes, et qui font sauter la jolie blonde! Les Bordelais emportent, certes, la marinière, mais ils la ramènent à ses parents; et tout est bien qui finit par un mariage. Ces jeunes garçons-là sont-ils toujours aussi retenus? Il serait hasardeux de l'affirmer; voici en quels termes se plaint d'eux à sa mère, dans une chanson du même pays, une pêcheuse de moules ou de moucles :

A la pêche des moucles,
Je n' veux plus y aller,
Maman!
Les garçons de Maraine
M'ont pris mon tablier,
Maman!
Les garçons de Maraine
M'ont pris mon tablier.

Et à une autre fillette il arriva pis encore :

— Ma mie, ma mignonnette,
Qu'y a-t-il de nouveau?
Vous paraissez grossette
Dessous votre manteau.

— Oh! las, mon doux ami,
Que le froid m'incommode!
Voici l'hiver venu,
Il faut doubler ma robe.

Las, j'avais une mère,
Qui me disait toujours :
« Quittons, ma pauvre fille,
Le joli jeu d'amour. »

— Jamais ne quitterai
Joli jeu d'amourettes.
Je préfère élargir
Ma joli' ceinturette.

Je suis fille perdue,
J'ai perdu mon honneur.
Je ressemble à la rose,
Qui a perdu sa fleur.

Quand elle perd sa fleur,
Tous les yeux la délaissent.
Adieu, mon pauvre ami,
Adieu, mes amourettes.



BERGÈRE ET CHASSEUR




Lucien Métivet
Le Roy qu'est bon enfant
il lui donnera congé



Dès l'âge de quinze ans, que mon père m'y gage,
Dès l'âge de quinze ans, que mon père m'y gage,
Il m'a gagé' pour les moutons garder,
J'étais encor trop jeune, ils m'avont renvoyé'.

A l'ombrage d'un bois, je me suis endormie,
A l'ombrage d'un bois, je me suis endormie,
Au chemin passe un chasseur de l'endroit
Qui m'a dit : « Ma bergère, n'avez-vous pas froid ? »

BERGÈRE ET CHASSEUR

Allegretto

CHANT.

PIANO.

p

Des l'â_ge de quinze ans Que mon pè_re me ga_ge, Des l'â_ge de quinze ans Que mon pè_re me ga_ge, Il m'a ga_gé Pour les mou_tons gar_der

mf

J'é_tais encor trop jeune, Ils m'avont ren_vo_yé'!

mf *p*

E. C.

A l'ombrage d'un bois, je me suis endormie,
A l'ombrage d'un bois, je me suis endormie,
Au chemin passe un chasseur de l'endroit,
Qui m'a dit : « Ma bergère, n'avez-vous pas froid?

« Bell', si vous avez froid, doublons la couverture,
« Bell', si vous avez froid, doublons la couverture,
« Mon bel habit et mon manteau joli,
« Mon petit cœur, mignonn', si ça vous fait plaisi.

« — De votre petit cœur, je n' m'en ensouci' guère,
« De votre petit cœur, je n' m'en ensouci' guère,
« Je suis fillett', fillette à marier,
« J'ai mon honneur de fill', je veux le conserver.

« — Pour qui le gardes-tu, ton honneur, ma bergère?
« Pour qui le gardes-tu, ton honneur, ma bergère?
« — Eh! je le gard' pour mon mignon berger,
« Au son de sa musique il m'apprend à danser.

« — De ton berger, mignonn', ne fais pas tant la fière,
« De ton berger, mignonn', ne fais pas tant la fière,
« Il est à Paris, au service du roi,
« Je suis son capitaine, il n'en reviendra pas.

« — Mais s'il est à Paris, il f'ra bien connaissance,
« Mais s'il est à Paris, il f'ra bien connaissance
« Avec le roi qui est un bon enfant;
« Il donn'ra le congé à mon mignon berger. »



BERGÈRE ET CHASSEUR

Cette bergère, c'est celle que les rois ont épousée! c'est la traditionnelle enfant, qui file au bord de la route en gardant des moutons; et l'Amour passe, — chasseur, ou pastoureau, ou fils de prince, — aventurier par les routes. Sous diverses formes, toujours la même rencontre et le même dialogue. — Viens avec moi, dit une chanson,

Viens avec moi, ma joli' blonde,
Viens avec moi dans mon château;
Port'ras coiffure à la dentelle,
Tu jouiras de mes trésors.

Et, dans une autre chanson, la bergère :

— Non, non, répondit-elle,
Relevez-vous,
Car le chien qui me garde
N'est, ma foi, pas trop doux.

Et, ailleurs, le passant dit :

Bonjou, belle bergère,
N'as-tu pas pur dau loup?
Don don, ma dondaine,
N'as-tu pas pur dau loup?
Dondon, ma dondé.

Mais la bergère répond :

L'y a mangé ma grand' chèvre
Et mon grand bouc étout,
Dondon, ma dondaine,
Et mon grand bouc étout,
Dondon, ma dondé.

L'y a laissé que les cornes,
Môssieu, a sont pour vous,
Dondon, ma dondaine,
Môssieu, a sont pour vous,
Dondon, ma dondé.

Toutes ces chansons font songer aux motets et aux pastourelles du dixième siècle, aux aimables et tendres jeux de Richard de Semble, de Jean Moniot, de Thiébault de Blayon, de Raoul de Beauvais, de Sillebert de Berneville et de Thibaut, quatrième du nom, comte de Champagne et roi de Navarre; et que fera, avec la vieille chanson, un jeune chef-d'œuvre?

LA FLEUR DORÉE





La Fleur Dorée

chanson agenoise.

Tout en revenant de boire bouteille,
Tout en revenant de boire bouteille,
Un de mes amis
M'a dit à l'oreille :

Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.
Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.

LA FLEUR DORÉE

Allegretto.

Chant.

PIANO.

Tout en re_ve_nant de boi_re bouteil_le

Chœur.

Tout en re_ve_nant de boi_re bouteil_le,

Chant.

Un de mes a_mis M'a dit à l'o_reil_le Al_lons gué la ri_ra, La don_dai_ne, Al_lons gué la ri_ra, la dondon!

Chœur.

Al_lons gué la ri_ra, La don_dai_ne Al_lons gué la ri_ra, la don_don!

f sf mf p cresc.

E. C.

— Prends bien garde à toi, quand tu coupes l'herbe,
Prends bien garde à toi, quand tu coupes l'herbe.
— Laisse-la couper,
Reviendra plus belle.

Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.
Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.

Les prés ont des fleurs jaunes et vermeilles,
Les prés ont des fleurs jaunes et vermeilles,
Moi j'ai dans mon cœur
Une fleur dorée.

Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.
Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.

— Fleuris, belle fleur, ma fleur sans pareille,
Fleuris, belle fleur, ma fleur sans pareille,
Fleuris dans mon cœur,
Fleuris pour ma belle.

Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.
Allons, gai, larira,
La dondaine,
Allons, gai, larira la dondon.



LA FLEUR DORÉE

Que dit la chanson populaire?

Les prés ont des fleurs jaunes et vermeilles,
Les prés ont des fleurs jaunes et vermeilles,
Moi j'ai dans le cœur
Une fleur dorée.

Que dit le grand poète conscient?

Je puis maintenant dire aux rapides années :
« Passez, passez toujours, je n'ai plus qu'à vieillir.
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées,
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir! »

Et ce n'est point, — quoi que j'aie pu dire à propos du *Joli Dragon* et des *Aventuriers de la mer,* — ce n'est point que l'artiste ait copié le chanteur ingénu; c'est qu'elle fleurit en effet dans tous les cœurs et dans tous les esprits des poètes, — des poètes compliqués comme des naïfs chanteurs, — la petite fleur dorée, ou vermeille, ou bleue; la petite fleur oiseau, qui rêve, qui chante et qui aime!



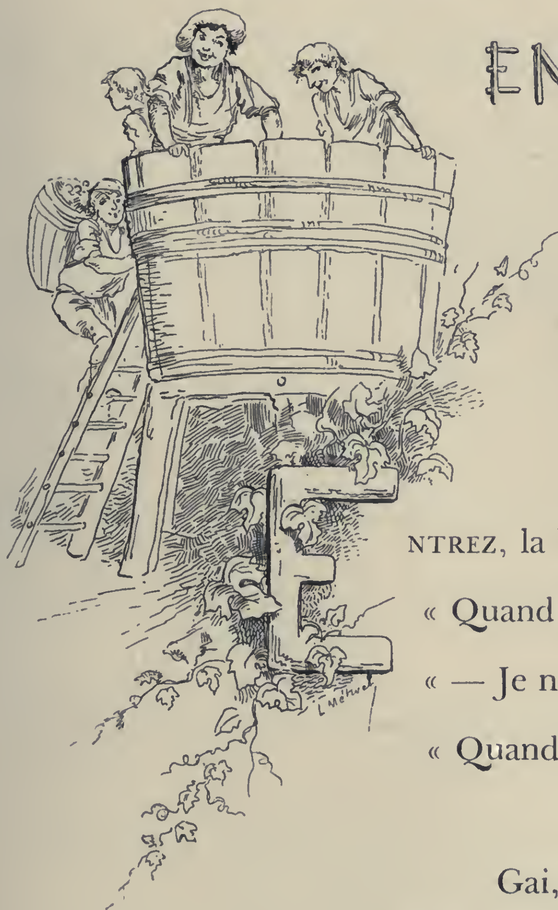
LA BELLE EN VIGNE





LA BELLE EN VIGNE

CHANSON SAINTONGEOISE



ENTREZ, la belle, en vigne,
« Quand les pampres sont grands.
« — Je n'entre point en vigne
« Quand il n'y a rien dedans.

Gai, gai,
J' vous aim', la belle,
Gai, gai,
Je vous aime tant.

ENTREZ, LA BELLE, EN VIGNE!

Allegretto

PIANO.

f Gaiement.

En - trez, la bel - le, en vi - gne,
Quand les pam - pres sont grands,
Je n'en - tre point en vi - gne
Quand il n'y a rien de - dans.
Gai! gai! j'vous 'aim' la bel - le,
Gai! gai! je vous ai - me tant!

E. C.

« Je n'entre point en vigne
« Quand il n'y a rien dedans.
« I' n'y a que des épines,
« Et moi que j' les crains tant.

Gai, gai,
J' vous aim', la belle,
Gai, gai,
Je vous aime tant.

« I' n'y a que des épines,
« Et moi je les crains tant.
« — Entrez, entrez, la belle,
« Je vous donn'rai des gants. »

Gai, gai,
J' vous aim', la belle,
Gai, gai,
Je vous aime tant.



ENTREZ, LA BELLE, EN VIGNE!

La belle franche chanson vigneronne! et comme elle tourne bien en rond, au soleil couchant, sur la colline, en écrasant, les pieds nus, les grappes de raisin noir qui tombèrent des paniers! — Avec un refrain presque semblable, on chante à la Rochelle une ronde toute différente :

Les garçons sont trompeurs,
La chose en est certaine;
Sont-ils auprès de vous :
La belle, je vous aime;
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan!
Je vous aime tant!

Rencontrent-ils quelqu'un :
Connais-tu une belle?
Je crois qu'elle a rêvé
Que j'ai d' l'amour pour elle.
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan!
Je vous aime tant!

Quand je serai au bal,
J' dans'rai pas avec elle;
Si elle a froid aux pieds,
Ell' battra d' la semelle.
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan!
Je vous aime tant!

J'irai faire l'amour
Tout auprès de chez elle,
Nous mang'rons des pigeons,
Elle en aura les ailes.
Tan! tan!
Je vous aim', la belle,
Tan! tan!
Je vous aime tant!

Mais, ici, c'est la gausserie de la rue et du cabaret, le chapeau sur l'oreille et la cigarette aux lèvres; et, si la chanson est avinée, ce n'est pas de la saine odeur des grappes, mais du vin frelaté des bouchons de banlieue.



LE DÉSERTEUR







LE DESERTEUR.

CHANSON POITEVINE



IL y a huit ans que je suis dans les troupes
Sans avoir eu jamais mon beau congé,
L'envi' m'a pris de déserter la France,
De retourner au pays sans congé.

Dans mon chemin j'ai fait triste rencontre,
Trois grenadiers m'ont pris et emmené,
M'ont durement attaché les menottes,
Droit à Bordeaux, en prison m'ont mené!

LE DÉSERTEUR

Assez lent.

CHANT

PIANO.

p

L'y a huit ans que je

suis dans les trou - - - pes, Sans a-voir

eu ja-mais mon beau con - gé! L'en - vi' m'a

pris de dé - ser - ter la Fran - - - ce

De re-tour - ner au pa - ys Sans con - gé

E. C.

Dans mon chemin j'ai fait triste rencontre :
Trois grenadiers m'ont pris et emmené,
M'ont durement attaché les menottes,
Droit à Bordeaux, en prison m'ont mené.

Ah! faut-il donc, pour l'amour d'une brune,
Être réduit à ces maudits cachots !
Être réduit à coucher sur la dure,
Manger pain noir et boire que de l'eau.

Mais quand la belle a connu ces paroles,
Mais nuit et jour va voir son cher amant,
En lui disant : « Cher amant, prends courage,
« Ell' te sauv'ra, celle qui t'aime tant.

« J'irai parler, mais à ton capitaine,
« Ton capitaine, aussi ton commandant.
« Je les prierai d'adoucire tes peines,
« Pour de l'argent, rendez-moi mon amant.

« — J'en suis fâché, ma petite bergère,
« Que c' grenadier est votre bon ami.
« S'en va passer en conseille de guerre,
« Et puis après on le fera mouri ! »

En entendant ces méchantes paroles,
Son petit cœur tomba-z-à moitié mort,
Un officier aussitôt la relève :
« Relevez-vous, votre amant il est mort.

« Belle bergèr', prends-moi-z-en mariage,
« Et je ferai ton bonheur tous les jours. »
Les pleurs aux yeux, le mouchoir au visage :
« Non! non! qu'ell' dit, je n'aurai plus d'amours. »



LE DÉSERTEUR

Dans l'Angoumois, on chante une chanson qu'on peut rapprocher de celle que vous venez de lire. Elle a pour titre : *Le Condamné à mort.*

Le conseille de guerre,
Hélas ! m'a condamné
A passer sous les armes
Pour être fusillé.
Quand je fus sur la place,
Chacun m'y regardait,
Mes anciens camarades
Avaient leurs fusils prêts.

C'est vous aut', mes chers frères,
Qu'allez me fair' mourir ;
Ma mort je vous pardonne,
Me faites pas languir.
Mon cœur criblé de balles
Va tomber devant vous,
Portez, chers camarades,
Cett' lettre à mes amours :

« En grande diligence
Je t'écris ce billet ;
Dans la ville de Nantes
Tu n' me r'verras jamais.
Garde plus l'assurance
De montrer mon diamant [1],
Sur moi plus d'espérance,
Fais choix d'un autre amant. »



[1] Mon anneau.


TABLE




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 04 18 04 016 9